Société Genevoise de Généalogie

Bulletin 2
2004-2005

www.gen-gen.ch

COMITÉ

Nicolas Durand	Président
Roger Durand	Vice-président
Olivier Chaponnière	Archiviste
Danielle Margot	Trésorière
Yvette Develey	Relations publiques
Suzanne Kathari	Rédaction du *Bulletin*

TABLE DES MATIÈRES

Editorial ..... p. 1

Communications et documents

Nicolas DURAND ..... p. 3
Genevois de l'étranger

Yvette DEVELEY et Roger DURAND ..... p. 7
Chronique familiale autour de Louis Appia

Cyril DUVAL ..... p. 16
Ma maison de famille « Le Chêne » à Pregny

Suzanne KATHARI ..... p. 23
Sur les traces de la famille Saladin

Jacqueline MISSOFFE ..... p. 40
Les "cousinades" ont le vent en poupe

Natalie RILLIET ..... p. 44
La galerie de portraits du Reposoir : une généalogie par l'image

Vie de la société

Liste des membres ..... p. 54

Editorial

Les années 2004 et 2005 ont vu les activités de Gen-Gen se développer de façon encourageante …

L'arbre a bien grandi, avec maintenant 170 093 personnes, et des méthodes d'élimination de doublons plus efficaces. On trouve également sur le site une page d'erreurs, listant des inconsistances de dates ou de relations. L'intégration des trois tomes du *Recueil généalogique suisse*, *première série Genève* d'Albert Choisy est maintenant terminée, y compris les corrections consignées dans les exemplaires conservés aux Archives d'Etat de Genève (AEG).

Plusieurs séances des membres ont eu lieu, de types assez différents. Nous avons visité *in situ* les aspects généalogiques des communes d'Onex, Genthod et Pregny, ainsi que le cimetière des Rois. Une conférence nous a relaté trente-cinq années de recherches généalogiques sur la commune de Collonge-Bellerive. Plusieurs dîners des membres ont offert à chacun des occasions conviviales de contacts personnels.

Le nombre de membres est stable, aux alentours de 230, avec tout de même une rotation annuelle importante : 118 nouveaux membres en 2004, et 91 au 31 octobre 2005.

Une convention tripartite a été signée avec les AEG et l'Université de Genève. Elle nous permet d'exploiter une base de données constituée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, qui contient l'intégralité des décès en Ville de Genève entre 1685 et 1844. Cette base peut déjà être consultée sur notre site. De plus, la Loterie Romande nous a octroyé un budget pour pouvoir intégrer ces personnes à notre arbre, ainsi qu'effectuer des vérifications croisées. Cette base nous donne la possibilité d'ajouter plusieurs dizaines de milliers de personnes à notre grand arbre !

Un calculateur d'anniversaires est à disposition sur le site. Il affiche tous les anniversaires commençant par des « 1 » d'une date donnée. Par exemple, il permet de voir quand on atteint son premier milliard de secondes, à environ 31 ans, 8 mois, 7 jours et 1 heure 46 !

Finalement, le forum et la base de données des chercheurs (« liste éclair » en ligne) sont aussi utilisés activement, avec plus de 200 messages et chercheurs !

Le comité remercie les membres de leur précieuse collaboration et se réjouit de recevoir des projets d'articles pour le *Bulletin* n° 3.

Nicolas DURAND
président

GENEVOIS DE L'ÉTRANGER

par Nicolas DURAND

Au 30 mars 2005, 60 membres sur 240, soit exactement un quart, résident à l'étranger, ce qui est un nombre respectable pour une société qui, à priori, ne concerne que des Genevois !

Cette surreprésentation relative des « étrangers » m'a conduit à demander à certains d'entre eux quelle était leur relation avec Genève, ainsi que leurs raisons principales d'adhérer à la SGG.

Voici donc certaines des motivations des « Genevois de l'étranger » membres de la SGG :

– « J'ai trouvé chez la SGG réponses à quasiment toutes les questions posées, me permettant d'une part de mettre de l'ordre dans les informations récupérées, de les compléter et d'autre part d'obtenir un document presque complet »
– « Après avoir erré sur d'autres sites, sans résultats probants, j'ai pu y constater que le but de quelques-uns était plus d'obtenir un nombre important de noms de famille à présenter, sans réellement aucune coordination entre eux, au détriment de renseignements valables, vérifiés donc fiables. On constate, avec plaisir, qu'à la SGG la qualité prévaut sur la quantité et c'est très bien. Continuez et bravo à tous ». [France]
– « Tout d'abord mes compliments pour votre travail – Genève est un trésor généalogique par soi même, mais vous l'avez fait accessible pour nous autres, les étrangers ». [Pays-Bas]
– « Les informations fournies, le service prodigué étant de qualité, on ne peut que louer l'existence d'un tel site et saluer la valeur des personnes qui le font exister ».
– « Des ancêtres qui ont donné la moitié de mon nom viennent de Genève – leur histoire m'a intéressée et sachant que votre association travaillait là-dessus, je suis devenue membre. Avant je devais travailler dans des bibliothèques ou archives, maintenant je

trouve des informations par internet. Genève, en plus est une ville fascinante du point de vue généalogique, à cause de la continuité des archives qui s'y trouvent et les relations proches entre les familles ». [Pays-Bas]

– « Surtout l'accès à la base des données. Comme étranger je n'ai qu'une relation virtuelle avec vous. Néanmoins, je lis les informations avec plaisir ».
– « En plus on y trouve des possibilités de contact ; moi, par exemple j'ai établi contact avec un collègue italien, qui avait aussi une relation avec les De la Rive de Genève ».

* * *

Ces membres ont aussi émis des souhaits :

a) Avoir un site sur les actes de naissances.
b) Connaître l'auteur des données sur le site généalogique afin de connaître ses sources et pouvoir ainsi s'assurer de la véracité des données.
c) Compléter le site par des données historiques sur Genève afin de faire le lien avec la généalogie depuis les Burgondes en passant par les comtes de Genève, le pouvoir des évêques, les relations avec l'empire germanique, la Franche-Comté, le duché de Savoie.
d) Peut-on connaître les flux de l'immigration principalement avec les Huguenots de France. Comment était régi le gouvernement de Genève avec le conseil des 500 [sic] ?
e) Comment nos ancêtres devenaient membres de la communauté genevoise ?
f) Quelle était l'importance des foires de Genève, quel était leur rayonnement ?
g) La seule chose qui est difficile pour un étranger c'est de transférer l'argent. Je viens de temps à autre à Genève parce que je suis membre d'un conseil de l'Université. A part cela, je suis bien content de vos œuvres et vous en remercie.
h) Une suggestion : peut-être vous pourriez développer encore plus le contact virtuel entre les membres. Cela m'intéresserait d'échanger des données et je ne sais pas très bien comment le faire.

Je ne peux pas laisser ces souhaits sans réponse …

a) Difficile, car c'est un projet de plusieurs années, qui demanderait une contribution forte des AEG.
b) C'est en chantier : probablement pour 2006 !
c) Peut-être possible, si des volontaires se proposent.
d) Ceci n'est pas vraiment du ressort de la SGG. Ce serait plutôt vers la Société d'histoire et archéologie qu'il faudrait se tourner.
e) Qui a la réponse ?
f) Voir d)
g) Problème quasiment réglé grâce à PayPal, qui permet de payer, entre autres, par carte de crédit
h) C'est aussi prévu pour fin 2005 ou début 2006 !

* * *

J'aimerais finir en citant Michel Gallay, un membre québécois, qui répond à bien des questions que nous pouvions nous poser sur des recherches outre-Atlantique :

"C'est mon épouse québécoise qui, par son exemple et ses encouragements, m'a incité à faire mes propres recherches. Ici, tout est plus facile. Les archives ont été très bien conservées dans les paroisses depuis le début de la colonisation (XVIIe siècle). Il y a de nombreux sites internet. […]

Sur une formule ad hoc, il ne manque qu'une quarantaine de noms sur les 1023 possibles sur l'arbre de la généalogie ascendante de Céline. Elle pourrait très souvent ajouter au moins une génération, soit celle des parents en France des premiers arrivants. Les recherches en France sont plus difficiles (rien pour les patronymes de mes beaux-parents, par exemple). Et pourtant, mon beau-frère, ancien ministre du Québec, puis du Canada, n'a pas ménagé ses efforts ! […]

En faisant inscrire quelques lignes sur le forum de la SGG, j'ai pu me faire aider par un généalogiste pour mes recherches relatives à ma branche paternelle genevoise.

Je pense avoir atteint le but que je m'étais fixé, sans renoncer complètement à toute recherche complémentaire. Ce serait plus facile si je vivais en Suisse. Je ne suis pas encore prêt à sacrifier plusieurs semaines en Suisse pour m'enfermer dans les Archives genevoises ou vaudoises. Et comme il ne semble pas que ces archives puissent être consultées sur internet dans un avenir rapproché ...

Un jour peut-être, dans dix ou vingt ans, un neveu, un petit cousin prendra le relais.

Ces recherches m'ont permis de me rapprocher un peu plus de quelques cousins et cousines, de communiquer et même de rencontrer quelques petits cousins et petites cousines ... Des invitations supplémentaires à un programme souvent passablement chargé !

Je suis devenu membre de la SGG à la fois pour vous soutenir dans vos efforts et pour pouvoir consulter de temps en temps votre grand arbre en espérant qu'un jour je puisse faire quelques rapprochements".

J'espère avoir retranscrit fidèlement ici le sentiment général des Genevois et descendants de Genevois à l'étranger.

CHRONIQUE FAMILIALE AUTOUR DE LOUIS APPIA

La généalogie de Paul Appia et de ses descendants a été établie sur neuf générations

par Yvette DEVELEY et Roger DURAND [1]

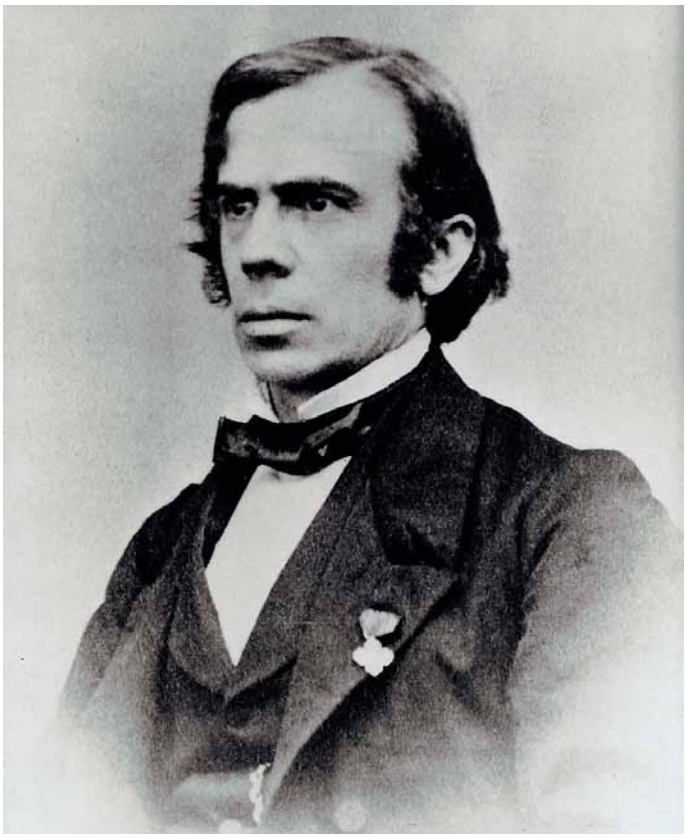
Première génération : Paul APPIA
Paul APPIA épouse Jeanne Judith Marguerite TOURNIER, née en 1752.
Le couple a un enfant : Jean Louis APPIA = 1.

Deuxième génération : Jean-Louis
1. Jean Louis APPIA naît le lundi 14 février 1752, à Prarostino en Italie.
Le mercredi 12 juin 1776 à Villasecca Perrero en Italie, il épouse Marianne Baptistine BREZZI. Née le 22 février 1750, fille de Jacques BREZZI et d'Anne DONNEAUD.
Jean Louis APPIA est horloger.
Le couple a un enfant : Jean Paul APPIA = 2.

Troisième génération : Jean Paul
2. Jean Paul APPIA naît le samedi 4 mai 1782 à Torre Pellice en Italie. Il décède le vendredi 19 janvier 1849.
Le lundi 8 avril 1818 à Genève, il épouse Louise Charlotte Caroline DEVELAY. Née le 24 juillet 1786 à Constance en Allemagne et décédée le 16 février 1867 à Paris, elle est la fille de David Emmanuel DEVELAY et d'Elisabeth Antoinette von GONZENBACH. Le mariage est béni à Saint-Pierre de Genève par leur beau-frère Louis FERRIÈRE.
Jean Paul APPIA est pasteur à Hanau et à Francfort sur le Main en Allemagne.
Le couple a six enfants : Pauline Nanette Charlotte = 2.1., Marie = 2.2., Louis Paul Amédée = 2.3., Cécile = 2.4., Louise = 2.5., Georges = 2.6.

---

[1] Parmi les sources les plus importantes que nous avons utilisées, citons www.gen-gen.ch et Eric BUNGENER, *Filiations protestantes*, volume I – France, tome 1, Paris, Editions familiales, 1996, notamment pages 22-24.



Quatrième génération

2.1. Pauline Nanette Charlotte APPIA naît le jeudi 12 octobre 1815 à Hanau. Elle décède en 1889 à Paris.
Le vendredi 15 janvier 1841 à Francfort, elle épouse Jean Louis VALLETTE. Né le dimanche 18 mai 1800 à Chêne et décédé le dimanche 20 octobre 1872 à Paris, il est le fils de Jaques VALLETTE, tanneur à Chêne et de Jeanne Sara GROS.
Né en 1800 et décédé en 1872, Jean Louis VALLETTE est pasteur à Naples et à Paris.
Le couple a six enfants : Charles = 2.1.1., Wilhelmine dite Mina = 2.1.2., Emma = 2.1.3., Oscar = 2.1.4., Cécile = 2.1.5., Charlotte = 2.1.6.

2.2. Marie APPIA naît le jeudi 19 décembre 1816.
Elle décède en 1886 aux Eaux-Vives.
Le vendredi 15 octobre 1841 à Francfort, elle épouse Jacques CLAPARÈDE. Né le samedi 7 janvier 1809 à Genève et décédé le jeudi 1er mai 1879 aux Eaux-Vives, il est le fils de Jean Louis René CLAPARÈDE et de Renée CLAPARÈDE.
Jacques CLAPARÈDE est pasteur.
Le couple a deux enfants : Louise Evelyne = 2.2.1., Anna Ernestine = 2.2.2.

2.3. Louis (Paul Amédée) APPIA naît le mardi 13 octobre 1818 à Hanau. Il décède le dimanche 1er mai 1898 à Genève.
Il épouse Anne LASSERRE. Née le samedi 25 octobre 1834 à Genève et décédée le dimanche 14 février 1886 à Genève, elle est la fille d'Henri LASSERRE et de Pernette Elisabeth LOMBARD.

Il fait des études de médecine à Heidelberg.
Au lendemain de la révolution allemande de 1848, il s'établit à Genève et, pendant quelques années, exerce la médecine à Jussy, canton de Genève.
Il est naturalisé genevois en 1860.

Extrêmement troublé par les récits qu'on lui avait faits de la campagne de Crimée (1855) et se souvenant des médecins qu'il avait vus à l'œuvre en 1848, il se met au service des blessés de guerre lorsque les hostilités éclatent en Italie en 1859. De retour en Suisse, il fonde, en 1863, avec Gustave MOYNIER et Henry DUNANT, le Comité international de secours aux blessés qui devient bientôt le CICR (Comité international de la Croix-Rouge). Membre actif de cette institution, il est délégué à la Conférence de Genève en 1864. Membre de 35 sociétés scientifiques, il ne renonce jamais à exercer son métier de médecin de guerre. Il s'engage lors de la guerre de 1870 dans les services d'ambulances de l'armée allemande.

Ses nombreuses expériences de chirurgie de guerre l'ont poussé à publier des ouvrages sur ce sujet : *Le chirurgien à l'ambulance*, 1859 ; *La guerre et la charité*, 1867 ; *Lettres d'un chirurgien volontaire en campagne*, 1870.
Le couple a quatre enfants : Paul = 2.3.1., Hélène = 2.3.2., Marie = 2.3.3., Adolphe François = 2.3.4.

2.4. Cécile APPIA naît le dimanche 22 décembre 1822 à Francfort.
Elle décède le vendredi 6 août 1858 à Collonges sous Salève.

Elle épouse, en 1840 à Francfort, Charles Gabriel BOUTHILLIER de BEAUMONT. Né en 1811 et décédé en 1887, il est artiste peintre. Le couple a huit enfants.

2.5. Louise APPIA naît le mercredi 25 mai 1825 à Francfort.
Elle décède le jeudi 15 décembre 1904 à Paris.
Elle est diaconesse et dirige un pensionnat à Torre Pellice en Italie, puis la maison d'éducation "Le Refuge" à Paris.

2.6. Georges APPIA naît le lundi 8 janvier 1827 à Francfort.
Il décède le samedi 17 septembre 1910 à Torre Pellice.
Il est pasteur et professeur.
Voir *Georges APPIA*, *pasteur et professeur*, *1827-1910*, Paris, Flammarion, tomes I et II.
Il épouse Hélène STURGE, née en 1831.
Le couple a quatre enfants : Henry = 2.6.1., Louis = 2.6.2., Caroline = 2.6.3., Marie = 2.6.4.

Cinquième génération

2.1.1. Charles VALLETTE naît en 1837 à Naples.
Il décède à Paris en 1842.

2.1.2. Marie VALLETTE naît le mardi 19 mars 1839 à Naples.
Elle décède le dimanche 30 janvier 1910.
Elle épouse John André William Honyman MONOD. Né le 29 août 1834 à Lyon et décédé le 27 février 1916.
Le couple a plusieurs enfants dont une descendance subsiste à ce jour ; voir la généalogie MONOD qui n'est pas décrite ici.

2.1.3. Wilhelmine dite Mina Charlotte Emma VALLETTE naît le samedi 7 novembre 1840 à Paris. Elle décède le mardi 5 octobre 1880 à Pau.
Le 4 mars 1863, elle épouse Charles KOECHLIN. Né le vendredi 28 novembre 1823 à Mulhouse et décédé le lundi 19 mars 1906 à Mulhouse ; il est compositeur, musicien ; sans postérité.

2.1.4. Oscar VALLETTE naît en 1843 à Paris et décède en 1883.
Pasteur suffragant à l'Eglise française de Bâle, de 1870 à 1877.
Il épouse en premières noces Anne BONNET. Née en 1844 et décédée le dimanche 20 octobre 1872 ; sans postérité.

En deuxièmes noces, il épouse la sœur de sa première épouse, Cécile BONNET. Née en 1848 et décédée en 1925.
Le couple a un enfant : Gérard = 2.1.4.1.

2.1.5. Cécile VALLETTE naît en 1845 et décède en 1912.
Elle épouse Edouard MELON. Né en 1850 et décédé en 1899 ; sans postérité.

2.1.6. Charlotte VALLETTE naît en 1847 et décède en 1922.
Elle épouse Charles BONNET. Né en 1841 et décédé en 1912 ; sans postérité.

2.2.1. Louise Evelyne CLAPARÈDE naît le mardi 31 janvier 1843.
Le jeudi 15 août 1872, elle épouse Casimir Edouard de SAINT-GUY ; sans postérité.

2.2.2. Anna Ernestine CLAPARÈDE naît le vendredi 2 août 1850 aux Eaux-Vives, canton de Genève.
Le samedi 9 août 1873 aux Eaux-Vives, elle épouse Antoine Julien Oscar PENEL, pasteur en Vendée décédé en 1908 ; sans postérité.

2.3.1. Paul APPIA naît en 1856 et décède en 1925.
Il épouse Olympe LAUGT, 1852-1916 ; sans postérité.

2.3.2. Hélène APPIA naît en 1858 et décède en 1943 ; célibataire.

2.3.3. Marie APPIA naît en 1860 et décède en 1914 ; célibataire.
Elle est missionnaire.

2.3.4. Adolphe François APPIA naît le lundi 1 septembre 1862 à Genève et décède le 19 décembre 1928 à Nyon ; célibataire.

Il est metteur en scène et musicien. Il fréquente le gymnase de Vevey puis étudie la musique à Genève, Paris, Leipzig et Dresde. Personnalité marquante dans le domaine de la musique et surtout de la mise en scène (opéras de Wagner) et fait grandement évoluer les techniques scéniques de l'opéra et du théâtre contemporain. En étudiant les représentations du drame wagnérien, il découvre à quel point la mise en scène peut trahir l'esprit même d'un chef-d'œuvre ; il imagine alors une technique nouvelle qui donne une autre importance à chaque élément : à la place des lumières fixes et crues, il propose

un éclairage nuancé, grâce à des projecteurs mobiles. L'acteur est alors investi d'une nouvelle dimension sur une scène agrandie et vidée de ses encombrants décors ; et la musique prend une place essentielle.

Théorisant ses expériences, il publie un texte qui reste fondamental pour le théâtre contemporain : *La musique et la mise en scène*, 1895-1897.

La descendance de Cécile Appia et de Charles Gabriel Bouthillier de Beaumont n'est pas décrite ici. Le couple a huit enfants, dont postérité.

2.6.1. Henry APPIA naît en 1861 et décède en 1901.
Il est pasteur et professeur de théologie.
Il épouse Thérèse REY, née Bouvier en 1859 et décédée en 1952.
Le couple a six enfants : Théodore = 2.6.1.1., William = 2.6.1.2., Georges = 2.6.1.3., Edmond = 2.6.1.4., Clotilde = 2.6.1.5., Béatrice = 2.6.1.6.

2.6.2. Louis APPIA naît en 1863 et décède en 1938.
Il est pasteur de l'Eglise évangélique luthérienne à Paris.
Il épouse Louise MEHL. Née en 1877 et décédée en 1968.
Le couple a quatre enfants : Georges = 3.6.2.1., Henry = 3.6.2.2., Odile = 3.6.2.3., Yves = 3.6.2.4.

2.6.3. Caroline APPIA naît en 1867 et décède en 1941 ; célibataire.

2.6.4. Marie APPIA naît en 1872 et décède en 1956.
Elle épouse Thomas STURGE MOORE.
Né en 1870 et décédé en 1944.
Le couple a trois enfants.

Sixième génération

2.1.4.1. Gérard VALLETTE naît en 1882 et décède en 1919.

2.6.1.1. Théodore APPIA naît en 1887 et décède en 1980.
Il est artiste peintre.
Marié, sans postérité.

2.6.1.2. William APPIA naît en 1890 et décède en 1964.
Il épouse Madeleine WITTNAUER. Née en 1896 et décédée en 1952.
Le couple a deux enfants : Ghislaine = 2.6.1.2.1.,
Raymonde = 2.6.1.2.2.

2.6.1.3. Georges APPIA naît en 1892 et décède en 1993.
Il est architecte.
Il épouse Thérèse de BILLY. Née en 1896 et décédée en 1986,
elle est la fille de Robert de BILLY et de Jeanne MIRABAUD.
Le couple a trois enfants : Daniel = 2.6.1.3.1., Jacqueline = 2.6.1.3.2.,
Olivier = 2.6.1.3.3.

2.6.1.4. Edmond APPIA naît le lundi 7 mai 1894 à Turin
et décède le dimanche 12 février 1961 à Genève.
Il est violoniste, musicologue, chef d'orchestre.
Il reçoit la Légion d'honneur en 1952.
Il épouse en premières noces, Edmonde HOTTON de LA TOUR,
née en 1894 et décédée en 1932.
Le couple a deux enfants : Anne-Marie = 2.6.1.4.1.,
Dominique = 2.6.1.4.2.
En deuxièmes noces, il épouse Germaine SOULIER, née en 1908,
pianiste.
Le couple a un enfant : Bernard = 2.6.1.4.3.

2.6.1.5. Clotilde APPIA naît en 1896 et décède en 1991.
Elle épouse Fernand PICTET, 1889-1959.
Le couple a quatre enfants : Emile = 2.6.1.5.1., Monique = 2.6.1.5.2.,
Gervase = 2.6.1.5.3., Roland = 2.6.1.5.4.

2.6.1.6. Béatrice APPIA naît en 1899.
Elle est artiste peintre.
Elle épouse en premières noces, Eugène DABIT. Né en 1898, décédé
en 1936, il est homme de lettres ; sans postérité.
En deuxièmes noces, elle épouse Louis BLACHER. Né en 1882,
décédé en 1960, il est gouverneur des Colonies.
Le couple a un enfant.

1.1.6.2.1. Georges APPIA naît en 1913 et décède en 1977.
Pasteur de l'Eglise réformée de France à Agen et Strasbourg.
Il épouse Denise REAU, née en 1915.
Le couple a trois enfants.

1.1.6.2.2. Henry APPIA naît en 1915.
Il est professeur d'université.
En premières noces, il épouse Claude JAQUEN ; née en 1917, décédée en 1957.
Le couple a trois enfants.
En deuxièmes noces, il épouse Anne-Marie PERROT, née en 1918 ; sans postérité.

1.1.6.2.3. Odile APPIA naît en 1917.
Elle épouse John GILMER, née en 1918.
Le couple a une postérité.

1.1.6.2.4. Yves APPIA naît en 1921.
Il épouse Nicole SCHOELLER, née en 1926.
Le couple a trois enfants.

Septième génération

2.6.1.2.1. Ghislaine APPIA naît en 1926 et décède en 1988.
Elle épouse Henri POISAT, né en 1916.
Le couple a une postérité.

2.6.1.2.2. Raymonde APPIA naît en 1929.
Elle épouse Charles MESSERLI, né en 1926.
Le couple a un enfant.

2.6.1.3.1. Daniel APPIA naît en 1926.
Il épouse en premières noces Jacqueline GALLIER, née en 1924 et décédée en 1963.
Le couple a un enfant : Laurence = 2.6.1.3.1.1.
En deuxièmes noces, il épouse Jocelyne BAKER, née en 1927.
Le couple a deux enfants : Paul = 2.6.1.3.1.2., Louis = 2.6.1.3.1.3.

2.6.1.3.2. Jacqueline APPIA naît le vendredi 24 juin 1927 à Paris.
Le mardi 18 février 1958 à Paris, elle épouse Alain SCHLUMBERGER.
Né en 1927 ; ingénieur conseil.
Le couple a quatre enfants.

2.6.1.3.3. Olivier APPIA naît en 1930.
Il est médecin.
Il épouse Anne-Marie MONOD, née Vautier en 1931.
Le couple a trois enfants : Jean = 2.6.1.3.3.1., Noëlle = 2.6.1.3.3.2., Valentine = 2.6.1.3.3.3.

2.6.1.4.1. Anne-Marie APPIA naît en 1920.
Elle épouse Freddy SAUER, né en 1923.
Le couple a une postérité.

2.6.1.4.2. Dominique APPIA naît en 1926.
Il est artiste peintre
Il a trois enfants.

2.6.1.4.3. Bernard APPIA naît en 1935.
Il est marié ; sans postérité.

2.6.1.5.1. Emile PICTET naît le samedi 12 mai 1923.
Il est avocat.

2.6.1.5.2. Monique PICTET naît le jeudi 29 janvier 1925.

2.6.1.5.3. Gervase PICTET naît le mardi 12 janvier 1926

2.6.1.5.4. Roland PICTET naît le lundi 7 novembre 1932.

Huitième génération
2.6.1.3.1.1. Laurence APPIA naît en 1960.

2.6.1.3.1.2. Paul APPIA naît en 1968.
Il épouse Gabrielle GORODICHE, née en 1970.
Le couple a un enfant : Hélène = 2.6.1.3.1.2.1.

2.6.1.3.1.3. Louis APPIA naît en 1969.

2.6.1.3.3.1. Jean APPIA naît en 1958.

2.6.1.3.3.2. Noëlle APPIA naît en 1960.
Elle épouse Maurizio DAMIANO, né en 1957.
Le couple a une postérité.

2.6.1.3.3.3. Valentine APPIA naît en 1965.
Elle épouse Philippe GALLIOT, né en 1957.
Le couple a une postérité.

Neuvième génération
2.6.1.3.1.2.1. Hélène APPIA naît en 1996.

MA MAISON DE FAMILLE
« Le Chêne » à Pregny

par Cyril DUVAL

« Le Chêne » n'est pas à proprement parler ma « maison de famille » : je n'y ai jamais vécu et la propriété est depuis longtemps un parc public. J'y suis pourtant attaché par un lien affectif très fort qui, je l'espère, saura donner un sens à ces lignes. C'est par les récits de mon grand-père, Monsieur René Duval (1905-2002), que j'ai connu cette maison et que je l'ai aimée. Car elle a été pour moi le théâtre de beaucoup de ces récits qui, contés par cet homme fascinant qui a traversé le XXe siècle genevois et ses mutations, ont pris dans mon imaginaire d'enfant les couleurs d'une épopée fantastique.

La campagne du Chêne est issue du morcellement du domaine de Pregny-la-Tour, ou château de l'Impératrice, depuis que Joséphine de Beauharnais l'a acheté en 1811. La propriété impériale est vendue en 1817 à Jean-Louis Moilliet, négociant à Birmingham, qui agrandit le domaine en achetant des terrains de l'autre côté du chemin de l'Impératrice. Cependant son fils James, héritier en 1853, vend l'ensemble divisé en différentes parcelles. C'est ainsi que les voisins directs saisissent l'opportunité d'agrandir leur propre propriété : Philippe Léonard Revilliod-de la Rive (1786-1864) agrandit Varembé, Madame Maurice Sarasin-de Bontems (1821-1902) acquiert une parcelle contiguë à Penthes et Richard Pictet-de Candolle (1817-1884) étend son domaine du Reposoir. D'autres notables genevois profitent de la transaction : Jacob (Jacques) Duval-Plantamour (1814-1891) achète et fait construire la Pelouse et enfin Jean-Marc Demole obtient le lieu-dit Au Chêne pour y faire construire une villa.[1]

Jean-Marc Demole (1776-1855), propriétaire constructeur

La famille Demole est originaire de la vallée des Bornes en Genevois et plusieurs de ses membres sont reçus comme habitants à Genève dès le XVIe siècle, puis comme bourgeois dès 1603. Un rameau,

---

[1] Fatio, 211-212.

venant d'Arbussigny (vallée de l'Arve), s'installe à Laconnex en la personne de Jean de Mole, fils de Pierre. Sa descendance se répand à Avully, Bernex, Bossey et Cartigny ; plusieurs de ses membres se fixent à Genève et obtiennent la bourgeoisie au XVIIIe siècle. Antoine Demole (-1762), de Laconnex, est à l'origine de deux branches : la première, issue de Jean-Jacques Demole, époux d'Henriette Dufour, est celle qui est aujourd'hui encore représentée à Genève ; la seconde, issue de François-Mathieu Demole (-1715), époux de Jeanne Manigliery (?), est l'ancêtre de Jean-Marc Demole.

L'article publié dans le *Journal de Genève* au lendemain de la mort de Jean-Marc Demole-Wessel souligne l'ascension sociale de cet homme. Né à Avully, il fait des études de droit et devient avocat et notaire en 1820. Il entreprend parallèlement une carrière politique, est élu conseiller d'Etat de 1842 à 1846 suite à la Constituante de 1842. Membre du parti conservateur, il est syndic en 1843, 1844 et 1846, jusqu'à la révolution radicale qui renverse le gouvernement. Il reprend alors ses activités de notaire et semble jouir d'une très haute considération dans la République.

C'est l'année même de sa mort qu'il achète le terrain du Chêne pour y faire construire une maison. « Bâtir la campagne » est alors une mode que toutes les bonnes familles genevoises suivent et la position sociale de Jean-Marc Demole, de par ses anciennes fonctions politiques, l'amène tout naturellement à désirer une propriété hors de la ville. Malade, il ne pourra malheureusement pas profiter de son bien et l'on trouve même dans son testament du 10 août 1855 une recommandation, destinée à sa femme et à ses enfants, à propos de l'achèvement de la villa : "Je donne et lègue à ma chère femme Marie Pernette Vessel […] ma propriété de Varembé commune du Petit-Saconnex et Pregny dite au Chêne que je commence à faire bâtir, la construction sera poursuivie suivant les plans arrêtés d'un commun accord avec ma femme […]".

La forme architecturale adoptée est directement inspirée des réalisations du XVIIIe siècle, dans des proportions cependant plus modestes. En opposition avec les tendances contemporaines, ce choix reflète donc un certain conservatisme, ce qui est cohérent quand on pense au parcours politique de Jean-Marc Demole.

Il s'agit d'une maison moyenne de trois travées sur cinq, scrupuleusement symétrique. La façade côté jardin comporte en son centre un léger avant-corps en molasse surmonté d'un fronton dont le tympan, décoré de motifs de feuilles de chêne, est percé d'un oculus. La façade côté cour est linéaire à l'exception d'un auvent qui marque l'entrée. Des pilastres d'angle et de refends structurent l'ensemble. Toutes les ouvertures sont en arcs surbaissés, surmontés au premier niveau de corniches courbes, soulignant gracieusement l'arc qu'elles surmontent. Seules font exception les trois ouvertures des travées centrales du deuxième niveau qui sont en plein cintre avec voussoir à closettes, permettant ainsi de rompre la monotonie.

La maison était à l'origine flanquée sur le mur de croupe nord d'une véranda, en maçonnerie côté cour et en fer forgé et en verre côté lac, attestée par un plan de situation de 1857 et des photographies anciennes. Elle est démolie au tournant du XXe siècle et remplacée par une tour, contenant une cuisine, un escalier de service menant au sous-sol et une véranda avec bow-window. Celle-ci sera à son tour détruite en 1970. Restée en hoirie après la mort du constructeur, la prorpiété est finalement vendue en 1890 à Emile Bernard.

Le Chêne avec la tour

Les familles Bernard et Duval

Emile Bernard-Morin (1824-1891) est le fils de Jacques Bernard-Tansard (1795-1890), propriétaire de la campagne du Lignon. Lyonnais, maire de la Guilliotière (quartier de Lyon) où il réalise une fortune considérable dans le commerce de la soie, il acquiert cette propriété en Suisse par peur des troubles politiques qui agitent son pays. Protestant engagé, il tient une place patriarcale établie dans sa famille et réunit les siens pendant l'été dans cette campagne sans prétention des bords du Rhône. C'est l'année de sa mort que son fils Emile acquiert Le Chêne, tandis que le Lignon reste en indivision entre les quatre enfants. Plus mondain que son père, Emile choisit donc cette maison qui reflétait certainement dès le départ pour Jean-Marc Demole l'affirmation d'un statut social.

Portrait de Laure Duval-Bernard
par Edouard Ravel

Sa fille, Laure Bernard (1856-1925), hérite ensuite de la campagne. Elle épouse Théodore Duval (1849-1924), agent de change, fils de Jacob Duval-Plantamour (1814-1891), propriétaire constructeur de la propriété voisine la Pelouse.

C'est Théodore Duval-Bernard qui fait construire la tour, vers 1900. Puis la propriété passe à son fils Gaston Duval-Chenevière (1877-1938), également agent de change, qui, victime de la crise économique des années trente, est contraint de vendre la propriété à la jeune Société des Nations, en juillet 1937.

René Duval
1905-2002

Fils de Gaston, mon grand-père René Duval (1905-2002) a donc vécu jusqu'à ses trente-deux ans dans cette maison, il y a passé son enfance et sa vie de jeune homme, et y a rencontré ma grand-mère. C'était dans les années 1930. On recevait alors des hôtes au Chêne. C'est ainsi que le frère de ma grand-mère, Maximilien Fuld (1914-1983) est venu s'installer chez les Duval. Fils d'un banquier d'Amsterdam, il faisait un stage à Genève et c'est en lui rendant visite que sa sœur, Kathi Fuld, a rencontré son futur époux. J'aime écouter le récit qu'elle me fait encore de ce dîner, avec ses vingt convives, le fameux gratin aux truffes blanches, spécialité de Suzanne, la cuisinière, et les hommes fumant ensuite au billard tandis que les femmes bavardaient dans le petit salon… Après le retour de ma grand-mère aux Pays-Bas, la guerre séparera momentanément le couple, mais elle n'empêchera pas leur mariage en 1946.

La Société des Nations

Le projet initial de la SDN était de construire son siège au bord du lac, à Sécheron. Les difficultés rencontrées pour acquérir la propriété Barton amenèrent la SDN et la Ville de Genève à imaginer un échange qui permettrait la construction sur le terrain de l'Ariana, légué à la ville sous conditions par Gustave Revilliod. L'échange est donc décidé en 1928, la SDN agrandit le parc en y adjoignant la Pelouse en 1930, la Fenêtre en 1937 ; puis, devenue Organisation des Nations unies, elle acquiert le Bocage en 1954. Cette dernière propriété est en fait échangée contre Le Chêne qui avait été acquis en 1937. Le port (4 425 m^2) est conservé pour le Club de la plage de l'ONU.

La Ville de Genève

La Ville étant entrée en possession du Chêne, c'est le conservatoire du Jardin botanique, auquel la parcelle est désormais attachée, qui occupe les locaux. Entre 1969 et 1974, le bureau d'architectes de MM. Alain Riter et Jean-Marc Lamunière est mandaté pour rénover la maison, détruire la tour et transformer en partie l'intérieur pour l'aménagement de bureaux. Pour la justification de ces transformations, il faut se référer à l'article de Claude Ketterer[2] dans son livre *Mes combats pour Genève* (1987). Peu informé, mal documenté et prétentieux, l'auteur a donc ordonné la destruction de la tour décrite comme ronde, de style « nouille » et contenant un escalier en colimaçon qui aurait occupé la plus grande partie de l'espace. Or cette tour était carrée, n'avait rien de style art nouveau ou troubadour mais imitait le style de corps du bâtiment principal. Cette adjonction n'était surprenante que par l'asymétrie qu'elle produisait, car il suffit de regarder les deux grandes propriétés voisines, Pregny-la-Tour et le Reposoir, maisons du XVIIIe siècle, pour constater que les corps principaux sont aussi flanqués du même type de « tour ».

---

[2] Claude Ketterer (1927-1994), conseiller administratif de 1966 à 1987, période durant laquelle il est maire à cinq reprises. Membre du Grand conseil de 1957 à 1977. Il est notamment en charge du service Immobilier de la Ville de Genève durant la période qui nous intéresse.

Production d'une société en pleine mutation, l'architecture de la villa Le Chêne est un témoignage historique et architectural intéressant comme interprétation du langage classique au XIXe siècle. De plus, d'un point de vue social, elle permet d'ouvrir le débat sur le rôle de l'Etat dans la conservation du patrimoine et sur la légitimité et la cohérence des choix opérés par des magistrats concernant ces « maisons de famille » d'un autre temps.

Voiture devant Le Chêne en 1890

SUR LES TRACES DE LA FAMILLE SALADIN

par Suzanne KATHARI

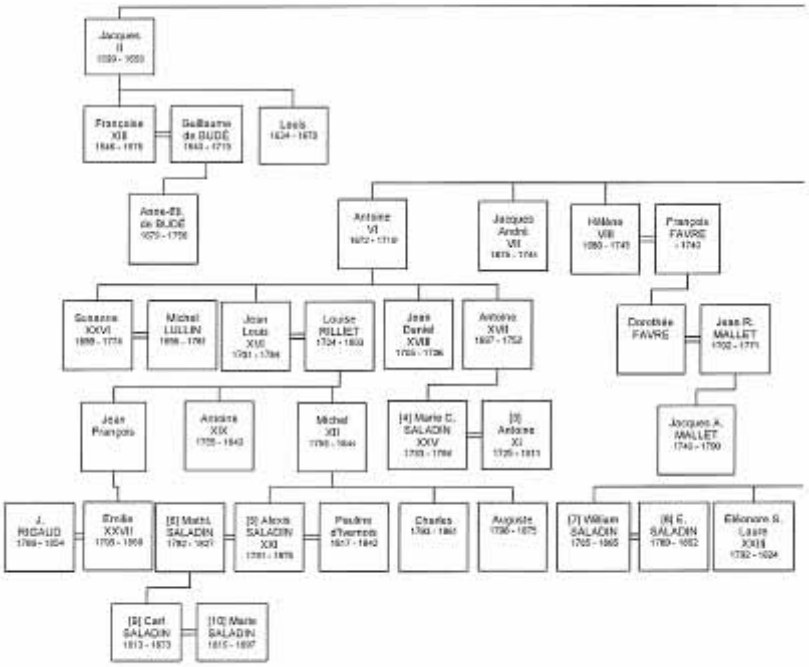
Cet article inaugure une nouvelle et, nous le souhaitons, longue série. Il s'agit de partir sur les traces d'une famille genevoise en nous intéressant à ce qui nous reste d'elle par l'objet : écrits, portraits, bâtiments, noms de rue, et pourquoi pas … tombes, à travers le canton, sans pour autant, pour des raisons évidentes, privilégier l'aspect historique de ces familles. Pour guider le lecteur, les noms de lieux seront marqués en gras, alors que les noms des membres de la famille porteront systématiquement un chiffre romain se référant à l'arbre annexé.[1] Enfin précisons que suivant l'importance des familles, les divers objets ne seront pas longuement décrits, mais simplement évoqués comme des indices. Le lecteur trouvera, en fin d'article, une bibliographie en cas d'intérêt pour l'une ou l'autre de ces pistes.

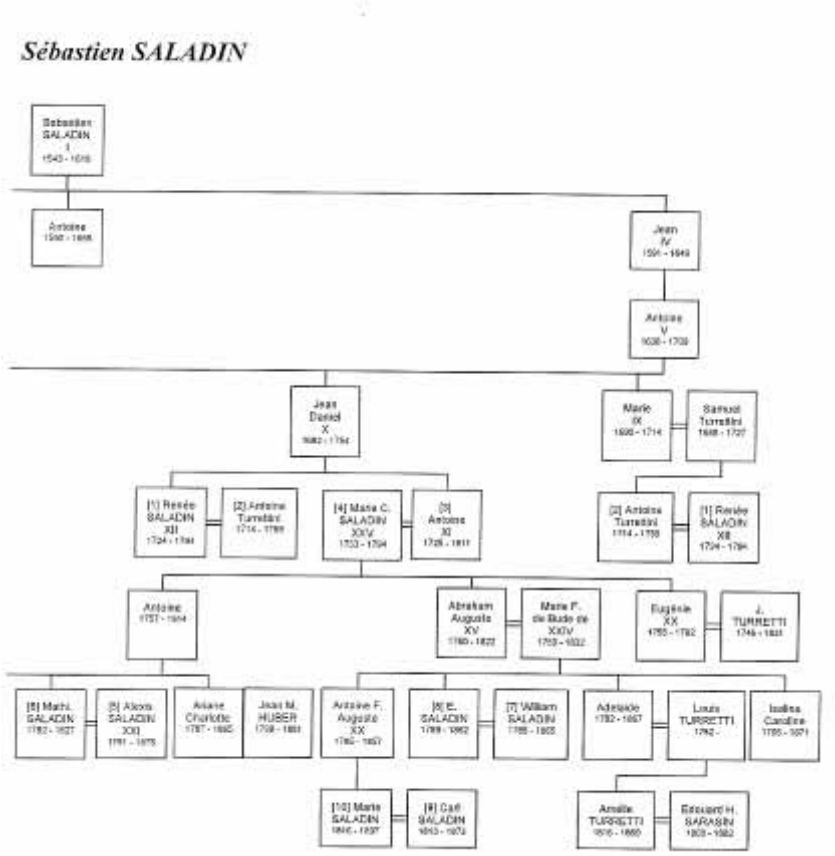
Place donc aux Saladin, établis à Genève au XVIe siècle avec l'arrivée de Sébastien Saladin^I^ (1543-1618). Sa famille est originaire de Villefranche-en-Lyonnais, dans le Beaujolais, mais Sébastien est établi à Lyon, comme marchand drapier. Pour des raisons religieuses, il quitte la ville et est reçu habitant de Genève le 23 février 1589 puis bourgeois de Genève le 21 avril 1596. Au XVIIe siècle, sa descendance aura tôt fait de s'enrichir dans le négoce tout en s'imposant sur le plan politique : sous l'Ancien Régime, il faut compter quatorze membres de la famille au Conseil des Deux Cents et un syndic. Mais les Saladin, considérés comme une des familles les plus riches de Genève, sont aussi des propriétaires fonciers et des bâtisseurs hors pair. Ils constituent ici et là des domaines, aujourd'hui pour la plupart morcelés, mais dont parfois un souvenir subsiste alors que les Saladin de Genève sont aujourd'hui éteints.

---

[1] Les noms précédés d'un chiffre arabe signalent que la personne figure deux fois sur l'arbre. Par ailleurs, en règle générale, le patronyme "Saladin" n'apparaît pas après le prénom.

Descendants de




Sébastien SALADIN
Sebastien SALADIN I
Antoine
Jean IV
Antoine V
Jean David X
Marie IX
Samuel Turrettini
[1] Renée SALADIN XII
[2] Antoine Turrettini
[4] Marie C. SALADIN XXIV
[3] Antoine XI
[2] Antoine Turrettini
[1] Renée SALADIN XII
Antoine
Abraham Auguste XV
Marie F. de Bude de XXIV
Eugénie XX
J. TURRETTI
[5] Marie L. SALADIN
[5] Alexis SALADIN XXI
Ariane Charlotte
Jean M. HUBER
Antoine F. Auguste XX
[6] E. SALADIN
[7] William SALADIN
Adelaïde
Louis TURRETTI
Isaline Caroline
[10] Marie SALADIN
[8] Carl SALADIN
Amélie TURRETTI
Edouard H. SARASIN

Selon l'arbre, Sébastien Saladin[I], marié en 1585 à Jeanne Thomas (?-?), a eu quatre enfants : Jacques[II] (1599-1669), Antoine[III] (1592-1668), Jean[IV] (1591-1649) et Marie. Jacques et Antoine, associés en affaires, achètent en 1639 un domaine sur le plateau de Frontenex,[2] sur l'actuelle commune de **Cologny**. Mais la superbe maison de maître qui y subsiste date du XVIIIe siècle, lorsque la propriété est entre les mains des petits-neveux Jacques-André[VII] (1675-1744) et Jean-Daniel Saladin[X] (1682-1754).[3] Jacques-André, que nous retrouverons plus tard, reste célibataire et meurt à Frontenex. Son frère en devient le seul propriétaire jusqu'à sa mort dix ans plus tard. Frontenex-Dessus passe alors à son épouse Marie Grenus (1700-1782), puis à leur fils Antoine Saladin de Crans[XI]. Ce dernier, déjà propriétaire à Crans (voir plus bas), en remet la jouissance à son second fils Abraham Saladin[XV] (1760-1822).[4]

Ne quittons pas Frontenex, maison familiale des Saladin et de leurs descendants jusqu'en 1973,[5] sans évoquer Françoise Saladin[XIII] (1646-1678), fille de Jacques[II], dont « l'enlèvement » est l'un des épisodes le plus romanesque de son temps :

---

[2] Plateau de Frontenex 2. Maison classée par arrêté du Conseil d'Etat (ACE) du 3 décembre 1979.

[3] Antoine[III] mourut célibataire et Jacques[II] n'eut que deux filles et un fils, Louis (1634-1709), qui mourut une année après son père. La propriété passa donc en 1670 à leur neveu Antoine Saladin[V] (1638-1707). En 1708, une année après la mort de ce dernier, l'aîné de ses fils, Antoine[VI] (1672-1719) renonça à sa qualité d'héritier universel pour des raisons financières. Frontenex-Dessus revint donc à ses deux frères Jacques-André[VII] et Jean-Daniel[X].

[4] Abraham Saladin, politicien sous l'Ancien Régime, président de la Société économique, membre du gouvernement provisoire et syndic sous la Restauration, apporte de nombreuses nouveautés à ce domaine. A ce sujet, voir El-Wakil, pp. 280-281.

[5] Christine Amsler (tome II, p. 81) a retracé les héritiers successifs de Frontenex : 1822 : le domaine échoit au fils d'Abraham Saladin, Antoine François Auguste Saladin-Cazenove (1785-1857). – 1828-1829 : vente de Frontenex-Dessus à sa sœur Adélaïde Marie Turrettini née Saladin (1792-1867) ; quant à la propriété de Frontenex-Dessous, qu'Antoine Saladin de Crans avait acquise en 1764, elle est cédée à Louis Simond-Chauvet (1766-1831), maire de Versoix. – 1867 : Frontenex-Dessus passe à Jeanne-Marie-Amélie Turrettini (1816-1869), épouse de Horace Paul Edouard Sarasin (1808-1882). – 1881 : rachat de Frontenex-Dessous, qui sera bientôt démoli. – 1882 : le domaine échoit à leur fille Anna Augusta Sarasin (1846-1923). – 1923 : attribution à ses petits-neveux, les hoirs de Max van Berchem, époux d'Alice Naville [ne sont-ce pas plutôt ses petits-enfants ? (ndlr)]. – 1955 : Marguerite Gautier née van Berchem (1892-1984) désintéresse ses cohéritiers. – 1973 : cession à la Confédération suisse.

> Nous sommes au cœur de l'été 1671 à Frontenex. […]. Françoise a vingt-six ans. Elle est encore célibataire et l'on murmure qu'elle est convoitée par plusieurs jeunes gens de bonne famille. […]. L'après-midi du 19 juillet, [Françoise et sa sœur] se rendent en carrosse du côté de la Cuisine, accompagnée de leur oncle Fabri […]. La voiture est dépassée par quelques cavaliers qui ont "fort belle allure". Parmi eux, Guillaume de Budé de Vérace, officier au service de la France. […]. A peine le carrosse dépassé, les cavaliers font demi-tour. Guillaume de Budé menace le cocher de son pistolet et lui ordonne de s'arrêter. Puis il saute de sa monture, ouvre la portière et entreprend de sortir Françoise Saladin en la saisissant par les bras et par la tête, tandis que l'oncle Fabri la retient par la taille.
>
> Françoise perd sa coiffe, son bonnet et pousse des cris. De Budé menace l'oncle de son pistolet, empoigne la jeune fille, la jette dans les bras de son frère Bernard demeuré en selle. Guillaume bondit sur son cheval et la petite troupe se sauve au galop.
>
> L'oncle Fabri organise une poursuite […] mais on perd beaucoup de temps à chercher des armes et à seller des chevaux.
>
> Les ravisseurs ont pris une bonne avance [puis] reprennent leur chemin au trot en direction de la Savoie. La nuit tombe, les poursuivants abandonnent. Françoise prend un peu de repos à Merlinge, puis elle est conduite dans une maison inconnue où "de son consentement et sans contrainte" elle épouse Guillaume, son ravisseur.
>
> Elle ne sait pas si elle a été mariée "par une prêtre ou par un ministre". Mais le mariage est consommé la nuit suivante et Françoise déclare qu'elle considère Guillaume de Budé comme son véritable et légitime époux "et n'en vouloir jamais point d'autre".
>
> L'affaire passe devant le Sénat de Savoie, où Françoise et Gauillaume racontent très simplement l'affaire. Comme les Genevois sont fâchés, le Sénat condamne les deux frères de Budé à chacun douze jours de prison pour avoir attaqué un carrosse. Et Françoise revient à Genève au bras de son cher ravisseur.[6]

Françoise Saladin meurt à trente-deux ans après avoir mis au monde Anne-Elisabeth de Budé (1678-1758). Cette dernière épouse en 1698 Marc Pictet (1672-1746) ; c'est ainsi qu'une peinture à l'huile et une miniature représentant Françoise Saladin-de Budé se trouvent de nos

---

[6] Mayor, 1991, pp.32-33.

jours au *Reposoir*, propriété de la famille Pictet.[7] Notons encore que l'arrière-petite-fille de Guillaume de Budé, qui s'est remarié à Andrienne Favre (1662-1743), Marie de Budé de Boisy[XIV] (1759-1832), épousera le célèbre Abraham Auguste Saladin[XV] (1760-1822), son lointain et illustre cousin dont nous reparlerons.

Autre fils de Sébastien[I], Jean Saladin[IV] époux d'Elisabeth Peck (?- ?) qui lui donne dix enfants, dont Antoine[V] (1638-1709) négociant et banquier qui entre au Conseil des Deux-Cents, puis au Conseil des Soixante. Chef de la maison Antoine Saladin et fils, il joue un rôle important dans les opérations financières européennes et plus spécialement françaises. Enrichi et copropriétaire de la Manufacture royale des glaces de Saint-Gobain, Antoine Saladin acquiert immeubles, domaines et négoces. Son épouse Renée Andrion (1647-1727) lui donne onze enfants.

Sur **Onex**, Antoine Saladin[V] achète un vaste domaine agricole et construit, peut-être, un premier domaine. A sa mort en 1709, il lègue l'exploitation à deux de ses fils, Jacques-André[VII] (1675-1744) et Jean-Daniel[X] (1682-1754), tous deux banquiers à Paris. A cette époque, l'exploitation consiste surtout en céréales et en vignes ; les propriétaires ne vivent pas sur place. Curieusement cependant, leur neveu Jean-Louis Saladin[XVI] (1701-1784), fils de leur frère Antoine[VI] (1672-1719), prend le surnom de Saladin d'Onex bien qu'il ne semble pas en avoir été propriétaire. Est-ce là un signe de résidence ? Quoi qu'il en soit, l'exploitation d'Onex est vendue par les Saladin en 1749 à Jean-Henri Cathela (1713-1774). Aujourd'hui, il ne reste de tous ces hectares que la maison postérieure au XVIIIe siècle, dite Maison Rochette et son parc Brot (des noms des propriétaires successifs), devenus restaurant, manège et tennis club d'Onex.[8]

Antoine[V] constitue par ailleurs un domaine à **Avully** "au bord du plateau de la Champagne, peut-être sur l'emplacement d'une maison forte médiévale, qui aurait laissé son nom de Saint-Gervais au quartier nord-est du village".[9] Le domaine revient ensuite à une de ses

---

7 Rilliet, 2004, pp. 38-43.
8 Chemin Gustave-Rochette 5, Onex.
9 Brulhart et Deuber-Pauli, 1985, p. 344.

filles, Hélène[VIII] (1680-1743), qui épouse un important épistolier genevois, François Favre (1676-1740), avant de passer aux mains de leur beau-fils Jean-Robert Mallet (1702-1771), qui "fait rénover la maison de maître et agrandir les dépendances, en leur ajoutant une grande ferme vers 1750.[10] Son fils, Jacques-André Mallet (1740-1790), fondateur du premier observatoire de Genève, apport[e] de nouvelles transformations et fait aménager dans la toiture une coupole d'observation astronomique […]. La coupole est par la suite remplacée par un pavillon à la Mansart. Les boulets du portail comme ceux du jardin, sont retirés du Rhône et proviennent du siège du château de la Corbière en 1321".[11] Aujourd'hui, la propriété est aux mains de la famille Mottu.

Enfin, dans son testament, Antoine[V] lègue à sa fille Marie[IX] (1690-1714) son rural de **Lancy**.[12] En évoquant Lancy, où il est difficile de retrouver la trace de Marie Saladin dans la littérature secondaire, signalons qu'en consultant ce genre d'ouvrages, nous sommes parfois tombés sur des « propriétaires » Saladin, mais l'espace et le temps nous manquant pour approfondir ces pistes, celles-ci sont simplement évoquées dans la note 13.

En janvier 1714, Jacques-André[VII] et Jean-Daniel Saladin[X], fils d'Antoine[V] et propriétaires à Onex (voir plus haut), achètent à Jean-Louis Calandrini (1665-1754) une maison à **Genève**, face à l'hôtel de ville. Actuellement situé au 43 de la Grand'Rue, cet immeuble devient le

---

[10] Route du Moulin-Roget 6-8, Avully.

[11] Brulhart et Deuber-Pauli, 1985, p. 345.

[12] Concernant Marie Saladin, voir aussi plus bas dans le texte.

[13] A **Vernier** : "A Châtelaine, l'ancienne campagne Du Villard, possédée par les familles Saladin, Adhélart et Odemard, fut acquise par Bénédict Lalouët, banquier à Genève" ; Golay, 1931, p. 186. Il s'agit de l'ancienne terre domaniale de Châtelaine ; Brulhart et Deuber-Pauli, p. 355. A **Confignon** et **Lully**, les Saladin ont également été propriétaires : "Sur place on longe un « grangier » ou métayer, lui-même surveillé par un intendant qui s'occupe de tous les domaines Saladin aux environ de Genève, tels Châtelaine, Frontenex, Confignon, Lully et Onex ; Baertschi et alii, p. 176. A **Genève** le testament de Jacques André Saladin[VII] "nous renseigne qu'il s'était fait bâtir une maison près du temple de Saint-Germain, maison qu'il attribua à son neveu Jean Louis Saladin d'Onex, édificateur du Grand Malagny" ; Amsler, tome II, p. 80. Antoine Saladin de Lubière[XVII] (1697-1752) "hérite d'un *jardin* à Plainpalais" ; Amsler, tome II, p. 111.

lieu de rencontres d'affaires et de rendez-vous mondains. Armelle Carreras a publié un intéressant article sur la commande que firent les deux frères au peintre français Michel Serre (1658-1733) pour décorer le salon de cet appartement.[14] Il en résulte sept tableaux, représentant l'histoire de David, destinés à cette pièce et dont six sont encore visibles au château de Crans, autre propriété des Saladin au XVIIIe siècle.[15] Signalons que Jacques-André s'est lui-même fait représenter par le peintre François de Troy (1645-1730).[16]

Le château de Crans, actuellement à **Crans-près-Céligny** dans le canton de Vaud, est achevé en 1769 sur une terre et seigneurie achetée en 1763 par Antoine Saladin$^{\mathbf{XI}}$ (1725-1811) dit "de Crans",[17] fils de Jean-Daniel$^{\mathbf{X}}$ et époux de Marie-Charlotte Saladin (1733-1794), sa cousine.[18] Après une vingtaine d'années passées à Paris où il avait repris les affaires de son père, Antoine Saladin-Saladin, communément appelé Antoine Saladin de Crans, cherchait en effet à s'installer au pays pour y élever ses enfants. Imposant édifice bien visible

---

[14] Carreras, 2001.

[15] En 1782, la maison appartenait encore à la famille Saladin. Des recherches plus approfondies devraient permettre d'établir la date de vente de cet immeuble.

[16] Crans, collection privée ; tableau reproduit dans Carreras, *Genava*, 2001, p. 18.

[17] "A la branche cadette appartiennent : Antoine, dit Saladin de Crans (1725-1811), qui acheta la seigneurie de Crans, près de Nyon et construisit le château actuel, membre du Conseil des Deux Cents, membre du Conseil des Soixante 1786. Son fils Auguste, dit Saladin de Budé (1760-1822), du Conseil provisoire de 1813, fit partie de la députation envoyée aux souverains alliés à Bâle, pour obtenir la reconnaissance de la République de Genève, 1814. Il fut également député pour l'agrégation de Genève à la Suisse, 1814. Le fils de ce dernier, Auguste (1785-1857), du Conseil représentatif 1814, obtint du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV le 21 mars 1842 le droit de reprendre le nom de Saladin de Lubières, porté par son arrière-grand-père Antoine, allié de Lubières et frère de Saladin d'Onex, et d'ajouter à ses armes celles de cette famille éteinte à la fin du 18ème siècle" ; Dumont, 1961, p. 384.

[18] Marie-Charlotte était la fille d'Antoine Saladin$^{\mathbf{XVII}}$ (-1752) lui-même fils d'Antoine Saladin$^{\mathbf{VI}}$ (1672-1719), frère de Jean-Daniel$^{\mathbf{X}}$. Ainsi Christine Amsler, dans son livre sur les *Maisons de campagne genevoise au XVIIIe siècle* (tome II, 2001, p. 181) se trompe-t-elle lorsqu'elle décrit Marie Charlotte comme sa cousine issue de germains. Deux huiles sur toile (collections privées) représentant Marie-Charlotte et Antoine Saladin et exécutées par L.M. van Loo sont reproduites chez Amsler, tome I, p. 24.

depuis la route de Suisse, le château a été parfaitement entretenu par ses descendants jusqu'à ce jour.[19]

Revenons aux enfants d'Antoine[V], et signalons encore la courte vie de Marie Saladin[IX] (1690-1714), qui épouse en 1713 Samuel Turrettini (1686-1727), pasteur, professeur d'hébreu et de langues orientales. Morte en couche à vingt-quatre ans, onze jours après la naissance de son fils unique Antoine Turrettini (1714-1759), son nom reste associé au château des Bois, propriété de son époux sur la commune de **Satigny**[20] et au début d'une longue alliance entre les Turrettini et les Saladin. En effet, leur fils Antoine épouse en 1744 sa cousine Renée Saladin[XII] (1724-1794), fille de Jean-Daniel[X] et sœur d'Antoine Saladin de Crans[XI]. Le fils de ce dernier couple, Jean-Daniel Turrettini (1746-1831) suit la politique matrimoniale de son père et de son grand-père en épousant sa cousine Marie Louise Eugénie Saladin (1755-1792), fille d'Antoine Saladin de Crans[XI].[21]

Toujours à Satigny mais plus précisément à **Chouilly**, signalons la présence de Susanne Saladin[XXVI] (1699-1774), fille d'Antoine Saladin[VI], qui épouse Michel Lullin de Châteauvieux (1695-1781), propriétaire du château de Choully.

---

[19] Christine Amsler (tome II, p. 197) a retracé les héritiers successifs du château de Crans : "1811 : au décès d'Antoine Saladin de Crans, la propriété passe directement à son petit-fils William Saladin (1785-1865), membre du Conseil représentatif de Genève, député à la Diète, lequel avait épousé deux ans avant sa cousine germaine Elisabeth Saladin (1789-1862) […]. – 1830 : mariage de leur fille aînée Ariane Saladin (1812-1894) et d'Arthur van Berchem (1803-1878), maire de Céligny et député au Grand-Conseil. – 1852 : Arthur van Berchem reprend l'exploitation du château. – 1894 : Ariane Saladin ayant légué à ses trois petits-fils, l'aîné, le physicien Paul van Berchem (1861-1947), époux d'Alice Necker (1869-1953), désintéresse ses frères Max et Victor van Berchem. – 1947 : échoit à leur fils Alexandre van Berchem (1900-1977). – 1975 : sa fille aînée Gisèle van Berchem et son mari Denis de Marignac, juriste et banquier, reprennent le domaine. – Peu après 1988 : remettent à leur fils".

[20] Chemin de la Combe-d'Ornex 10-12, Satigny.

[21] Jean-Daniel Turrettini est le dernier seigneur de Turrettini, la République de Genève ayant acheté tous les droits féodaux à la Révolution.

Restons sur la même rive et retrouvons Jean-Louis Saladin d'Onex[XVI] banquier et magistrat qui achète à **Genthod**.[22] Dès 1725, avec ses deux frères Jean-Daniel[XVIII] (1705-1726) et Antoine[XVII] (1697-1752), Jean-Louis achète des parcelles du hameau de Malagny, placé en bordure de l'enclave genevoise de Genthod et des terres de Versoix qui dépendent du pays de Gex et de la France et dont les frontières sont très mal définies. Une fois propriétaire du hameau entier, les deux frères (Jean-Daniel étant déjà décédé) rasent les habitations. En 1752, à la mort d'Antoine, Jean-Louis devient l'unique propriétaire de Malagny après avoir désintéressé sa nièce Marie-Charlotte Saladin (1733-1794). La même année, son mariage avec la riche Louise Rilliet (1724-1803) lui permet de construire un "château", un des domaines les plus considérables du XVIIIe siècle, c'est le Grand-Malagny. Jean-Louis est fier de son œuvre "exceptionnel tant pour la qualité de son architecture que pour la conception générale du plan du domaine et ses jardins à la française avec allées, salle d'arbres et parterres".[23] Il écrit en 1755 : "Je suis bien content de l'état où j'ai trouvé mon bâtiment et de la tournure que tout ceci prend. Je ne me lasse point de considérer la beauté de nos situations. Elle est telle que je fus en l'air tout le jour".[24] A la mort de Jean-Louis Saladin d'Onex en 1787, le domaine est repris par son second fils Antoine[XIX] (1755-1843)[25] puis vendu par ce dernier à Alexandre Marcet (1770-1822).[26] Classé par

---

[22] "A la branche aînée appartient Jean-Louis, dit Saladin d'Onex (1701-1784), excellent négociateur et bon magistrat. Il fut envoyé en mission à Londres. Puis il vécut à Paris jusqu'en 1751. Il fut résident de Hanovre à la Cour de France,1731-1734, pour le roi d'Angleterre Georges II, puis ministre de la République de Genève,1744-1749 ; enfin nommé par Louis XV l'un des administrateurs de la Compagnie des Indes 1745-1749 ; il reçut du roi son portrait en récompense. A Genève, il fut membre du Conseil des Soixante, du Petit Conseil 1750, dès lors quatre fois syndic en 1769, 1773 et 1777. Cette branche s'est éteinte en la personne de son petit-fils Charles (1793-1861), lieutenant colonel fédéral, du Conseil Représentatif 1827" ; Dumont, 1961, p. 384.

[23] Service des monuments et des sites, travaux publics et énergie, République et canton de Genève, *Répertoire des immeubles et objets classés*, Genève, 1994, p. 289.

[24] Fatio, *Histoire de Genthod*, 1943.

[25] Premier maire de la commune de Genthod, en 1801, sous le régime français.

[26] Antoine Saladin vendit le Grand-Malagny suite à de grandes difficultés financières. Fatio a extrait un passage d'une lettre d'Eugénie Crud, voisine et amie de la fille

arrêté du Conseil d'Etat en 1956, bénéficiant d'une protection fédérale depuis 1982, le Grand-Malagny est aujourd'hui en bien mauvais état et attend lugubrement que son avenir soit décidé …[27]

Le Grand Malagny à Genthod

Non loin de là, à **Pregny**, mais déjà au XIXe siècle, Auguste Saladin-Cazenove[xx] (1785-1857), baron de Lubière, fils d'Abraham[xv] et héritier de Frontenex (voir note n° 4), propriétaire précédemment à Vincy, construit une maison de maître dans les années 1820, de style néo-classique. A sa mort, sa veuve Marie Hélène Quirine Saladin-Caze-

d'Antoine Saladin : "Tu sais que nous perdons les Saladin de Malagny au printemps. Ils vont vivre à Rolle, ne pouvant supporter l'idée de rester dans le voisinage de leur ancienne demeure ; il est sûr qu'il est bien triste de devoir quitter une campagne où l'on a passé sa vie et qui a été bâtie par votre grand-père. Je ne sais vraiment pas ce qui reste à cette pauvre Eugénie (la fille d'Antoine Saladin)" ; Fatio, *Histoire de Genthod*, p. 100.

[27] Route de Malagny 48-50, Genthod.

nove (?- ?) et ses deux filles mettent le domaine en vente, ainsi que tous les meubles.[28] Rachetée par Adolphe de Rothschild, la maison est démolie en 1858 pour faire place au château Rothschild que nous connaissons actuellement.[29] Notons que l'une des filles, Marie-Charlotte Saladin (1816-1897), avait épousé en 1840 son cousin Carl Saladin (1813-1873).

Carl Saladin (1672-1719) est le fils d'Alexis Saladin[XXI] (1791-1875) et de Mathilde Saladin (1792-1827). Cette partie de la famille nous permet de nous rendre non loin de là, à **Bellevue** où deux propriétés, celle de Chambésy et celle du Vengeron, ne forment qu'un seul grand domaine depuis que Jacob Huber (1693-1750), riche banquier, les a réunies. En 1751, les deux propriétés sont vendues à Isaac Vernet (1700-1773) avant d'entrer dans la part d'héritage de sa nièce Catherine Vernet (1735-1795), épouse de Pierre Fabri (1727-1800). Catherine Fabri-Vernet a cinq filles dont Catherine-Marie (1765-1836), qui épouse Michel-Jean-Louis Saladin dit du Vengeron[XXII] (1856-1844) et Marie qui épouse le frère de Michel-Jean-Louis : Jean-François Saladin (?- ?), tous deux fils de Jean-Louis Saladin d'Onex[XVI]. Lors de son mariage en 1788, Catherine-Marie Fabri reçoit de sa mère la propriété du Vengeron où la famille s'installe. Son époux Saladin a suivi des études classiques, se passionne pour les sciences physiques et s'investit, dès 1798 en politique avant de devenir maire de Collex durant 15 ans.[30] Le couple a quatre enfants : Alexis[XXI], Charles (1793-1861), Clémentine (1796-1853) et Auguste (1798-1875),[31] qui grandissent au Vengeron. Pour loger toute la famille, Michel-Jean-Louis fait construire sur une partie du terrain, en 1824, une maison dite Les Romelles, pour son fils Alexis.[32] Le frère de ce dernier, Charles Saladin, construit à son tour une maison dite Le Châlet, sur une partie du terrain séparée par la route suisse. Ces deux maisons

---

[28] Il nous reste des serres d'Auguste Saladin quelques descriptions faites par de Candolle : « Notes sur quelques plantes observées en fleurs au mois de janvier 1828, dans la serre de M. Saladin à Pregny », dans *Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève*, 4 (1828), part. 1, pp. 85-90.

[29] Route de Pregny 30-34, Pregny-Chambésy.

[30] Sur la carrière de Michel-Jean-Louis Saladin, voir Fatio, *Bellevue*, 1997, pp. 29-32.

[31] Egalement maire de la commune de Collex-Bossy dont Bellevue faisait partie. Reproduction d'une photographie représentant Auguste Saladin in Fatio-Bouvier, p. 33.

[32] Alexis, maire de Collex de 1815 à 1834, épouse sa cousine Mathilde Saladin (1792-1827), puis en secondes noces Pauline d'Ivernois (1817-1842).

ont aujourd'hui disparu.[33] En 1963, tout ce qui reste du domaine du Vengeron, échu par héritage à la famille Rilliet, disparaît sous les pelles mécaniques qui tracent la bretelle d'autoroute que nous connaissons aujourd'hui …[34] A Bellevue cependant, le nom de Saladin est bien vivant, grâce au Port Saladin, un des accès de la commune sur le lac. Catherine-Marie Saladin-Fabri avait acheté aux héritiers d'André Argand (1762-1829) un terrain de deux hectares sur l'actuelle commune de Bellevue. Ses fils Alexis et Auguste morcèlent le terrain dont une parcelle se trouve au bord du lac. En 1869, à l'instigation d'Henri Saladin (1822- ?), fils d'Alexis et maire de Bellevue à ce moment-là, cette parcelle est cédée gratuitement par les deux frères Saladin, à condition que celle-ci soit -à perpétuité- utilisée comme port d'embarquement, comme lavoir pour les lessives et qu'elle devienne une promenade publique.

Toujours sur la rive droite, rendons-nous à **Versoix**, à Montlfeury. En 1822, Eléonore Sophie Laure Saladin[XXIII] (1792-1824) achète Grand Monfleury à l'ingénieur Nicolas Céard.[35] Sans enfant, elle lègue le domaine à sa sœur Ariane (1787-1865) qui a épousé Jean-Marie Huber (1798-1881). Militaire de carrière mais esprit cosmopolite, écrivain, philosophe et fondateur de la Croix-Rouge française, il est l'ami d'Alphonse de Lamartine (1790-1869) qui lui dédie son *Ressouvenir du lac Léman*. La commune de Versoix a décidé de rebaptiser le chemin de Fleur-d'Eau "chemin Huber-Saladin", en souvenir de cet homme, européen et humaniste.[36]

Un autre "chemin Saladin" existe à Genève, sur la commune de Chêne-Bougeries en mémoire de la branche cadette des Saladin "propriétaires à la Gradelle", chemin ainsi nommé dans les années 1950.[37]

---

[33] Pour en savoir plus sur Les Romelles et Le Châlet, voir El-Wakil, catalogue, p. 143 et 146.

[34] Il reste de ces anciennes terres Rive-Belle (actuellement commune de **Pregny-Chambésy**), maison construite en 1834-1836 sur une parcelle vendue en 1833 par Catherine-Marie Saladin Fabri à Charles-René Pictet de Rochemont (1787-1856) ; El-Wakil, catalogue, p. 178. Rive-Belle, route de Lausanne n° 266.

[35] Rue de Montfleury 48, Versoix. La maison est actuellement désaffectée ; El-Wakil, 1989, p. 203.

[36] Jean Huber-Saladin est l'auteur de très nombreuses publications facilement accessibles à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

[37] Communication orale de la mairie de Chêne-Bougeries en octobre 2005.

Tombe d’Abraham Auguste Saladin, 1760-1822, au cimetière de Plainpalais

Puisque nous sommes passés sur la rive gauche, arrêtons-nous à **Thônex**, où Isaline Saladin (1796-1871), fille d'Abraham Auguste Saladin[XV] qui a épousé André Jules Pierre Naville (1790-1863), achète en 1832 le château Blanc.[38] En 1851, le domaine échoit à sa fille Marie Naville (1820-1904), épouse de François Jules Trembley (1807-1881) qui démolit le château et construit la villa actuelle.

Au terme de ce parcours, achevons notre course dans le lieu du souvenir le plus symbolique qui soit : le cimetière. Inhumés dans plusieurs champs de repos du canton, il ne reste plus trace de la famille Saladin de Genève qu'au cimetière de Plainpalais avec les tombes d'Abraham Auguste Saladin-de Budé[XV] et de l'une de ses cousines Emilie Saladin[XXVII] (1795-1869) dont les concessions se trouvent respectivement dans le secteur 3, tombe 203 et secteur 4, tombe 333. Au décès d'Abraham Saladin, une médaille fut frappée.[39] Sur son monument, dont une partie a disparu,[40] se lit difficilement :

AUX VERTUS PRIVEES QUI FONT LE BONHEUR D'UNE
FAMILLE, IL REUNIT LES VERTUS PUBLIQUES DU CITOYEN
ET DU MAGISTRAT. SON SOUVENIR SERA A JAMAIS
GRAVE DANS LE CŒUR DE SA FEMME, DE SES ENFANTS
ET DE SES AMIS !

Et au revers :

ABRAHAM AUGUSTE SALADIN
NE LE 2 FEVRIER 1760
MORT LE 18 MARS 1822
MEMBRE DU CONSEIL PROVISOIRE FORME LE 30 DECEMBRE 1813
DEPUTE LE 31 DECEMBRE AUPRES DES SOUVERAINS ALLIES
REUNIS A BASLE
DEPUTE LE 21 JUIN 1814 A LA HAUTE DIETE POUR NEGOCIER
LA REUNION DE GENEVE A LA SUISSE
SYNDEE DE LA […] LE 16 DECEMBRE 1815

Emilie Saladin[XXVII], quant à elle, est la petite-fille de Jean-Louis Saladin d'Onex[XVI] par son père Jean-François Saladin (?-?). Elle

---

[38] Chemin de Château-Blanc 1, Thônex ; voir El-Wakil, catalogue, pp. 305-306.

[39] Un exemplaire est conservé dans les collections du Musée d'art et d'histoire de Genève.

[40] Elle représentait une femme en pleurs appuyée contre un monument funéraire ombragé par un saule.

épouse en 1813 le futur premier syndic Jean-Jacques Rigaud (1786-1854). Le couple repose côte à côte, mais malheureusement, l'épitaphe d'Emilie n'est plus lisible.

Il faut déplorer, dans le même cimetière, la disparition de la tombe de Virginie Saladin (1800-1809), sixième enfant d'Abraham Saladin[xv] et de Marie de Budé de Boisy[xiv], dont la bouleversante épitaphe, si elle avait été conservée, ferait aujourd'hui partie du patrimoine funéraire genevois :

Ici repose
Virginie Saladin,
née le 23 Janvier 1800, morte le 21 8bre 1809.

Je t'ai prise par la main
pour te ramener des extrémités de la terre.
Je t'ai appelée des lieux les plus éloignés,
Je t'ai chérie et ne t'ai point rejetée ;
Ne crains point, parce que je suis avec toi.
Esaie chap. XLI. 9. 10

Oh ma chère et douce Virginie,
tu n'as fait que passer sur cette terre ;
presque au même instant
chérie, admirée et perdue.
Ma fille ! toi qui réunissois
à la fois la douceur d'un ange, la raison d'une femme,
et toute l'innocence de ton âge,
reçois mes derniers adieux.
Hélas ! tu faisais ma gloire et mon bonheur,
tu ne me donnas d'autre chagrin que celui de ta mort.
Reçois, mon enfant,
cette dernière marque de mon amour ;
ce marbre funeste,
arrosé de mes larmes amères,
redira le reste.[41]

[41] Aeschlimann, 1964, p. 71-84.

Bibliographie [42]

Aeschlimann Willy, « Nos cimetières », dans *Almanach du Vieux-Genève*, pp. 71-84, 1964.

Amsler Christine, *Maisons de campagne genevoises du XVIIIe siècle*, tomes I et II, Genève, 2001.

Baertschi P. et alii (direction du Patrimoine et des sites), *Onex*, *du village à la ville*, Genève, 2002.

Brulhart Armand et Deuber-Pauli Erica, *Arts et monuments*, *ville et canton de Genève*, Genève, 1985.

Carreras Armelle, « Les Saladin et le peintre marseillais Michel Serre, histoire d'une commande à Genève au début du XVIIIe siècle », dans Genava, ns XLIX, 2001.

Dumont Eugène-Louis, *Armorial genevois*, Genève, 1961.

El-Wakil Leila, *Bâtir la campagne*, *Genève 1800-1860*, *catalogue,* Genève, 1989.

Fatio Guillaume, *Histoire de Genthod*, Genève, 1943.

Fatio Guillaume et Bouvier Georges, *Bellevue*, *commune genevoise*, *de l'origine à 1945* par Guillaume Fatio, *de 1945 à nos jours* par Georges Bouvier, Genève, 1997.

Golay Henri, *Recherches historiques sur Vernier et le pays de Gex*, Genève, 1931.

Mayor, Jean-Claude, *Chemins et visages de Cologny*, Genève, 1991.

Pris Claude, *La manufacture royale des glaces de Saint-Gobain 1665-1830 : une grande entreprise sous l'Ancien Régime*, Lille, 1975.

Rilliet Natalie, *Portraits du patriciat genevois aux XVIIe et XVIIIe siècles*, *les Pictet du Reposoir*, Genève, 2004.

Service des monuments et des sites, Travaux publics et énergie, République et canton de Genève, *Répertoire des immeubles et objets classés*, Genève, 1994.

Van Berchem Victor, s.v. « Saladin », dans *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, vol. 5, Neuchâtel, 1930, pp. 692-693.

Van Berchem Victor, *Lettres de Mallet du Pan à Saladin-Egerton (1794-1800)*, Genève, 1896.

[42] On pourra aussi consulter les Archives Saladin, dépôt van Berchem, (archives privées), déposées aux AEG et les *Eloges contemporains et anonymes de Michel-Jean-Louis Saladin*, cité tel quel par Fatio, p. 31.

LES “COUSINADES” ONT LE VENT EN POUPE

par Jacqueline MISSOFFE [1]

Dans le sillage de l’engouement pour la généalogie, les grands rassemblements familiaux connaissent un succès grandissant. Les milieux généalogiques et la presse utilisent de plus en plus souvent le terme “cousinade” pour désigner ces réunions de famille rassemblant les descendants d’un ancêtre parfois très lointain. Le mot ne figure pas encore dans le dictionnaire, mais il permet de différencier ces rassemblements à vocation généalogique des autres réunions de famille.

Tout passionné de généalogie désire au fond de lui-même donner un visage à chacun des lointains parents figurant dans son arbre familial. Rassembler les cousins retrouvés au cours d’une belle fête, riche en récits d’autrefois et en rencontres d’aujourd’hui, c’est donner vie à sa généalogie pour le bonheur de tous. Ces réunions établissent un pont entre les générations. Elles permettent de mieux connaître ceux qui nous ont précédés et transmettent les valeurs propres à chaque famille. On se réunit par choix, dans un esprit d’ouverture et non par devoir.

Des arbres généalogiques sont complétés sur place. Des voisins découvrent qu’ils sont cousins. Des branches qui s’ignoraient sympa-

---

[1] L’auteur a publié *Organiser une cousinade*, aux éditions Autrement, 2005. Journaliste et historienne, Jacqueline Pictet-Missoffe a investigué sur ce véritable phénomène de société que représentent les “cousinades”, ces réunions de famille au sens large, qui rassemblent parfois plusieurs centaines de cousins. *Organiser une cousinade* constitue un guide pratique pour tout passionné de généalogie qui décide de se lancer dans cette aventure. L’ouvrage s’inscrit dans la collection *Généalogies* lancée en 2004 par les éditions Autrement. Faciles à consulter, séduisants graphiquement, riches en informations, ces guides sont accessibles à tous, débutants ou amateurs éclairés. Chaque ouvrage traite d’un aspect différent de l’activité généalogique. Citons par exemple : *Débuter une recherche généalogique*, *Trouver l’origine de son nom de famille*, *Classer les papiers de famille*, *Retracer l’histoire d’une maison*, *Publier un journal de famille*, *Rechercher ses ancêtres protestants*.

thisent et tissent des liens parfois par le biais d’un site internet ou d’un journal de famille. C’est l’occasion de retrouver des documents, des tableaux, des objets permettant de reconstituer l’histoire de la famille. A travers l’histoire de nos ancêtres, c’est aussi l’histoire des hommes qui est abordée de façon vivante, la connaissance de la région, du pays, des pays, des continents même car la généalogie ne connaît pas de frontières.

La famille offre une réponse face à un monde qui a tendance à éloigner l’individu de ses racines. Etre d’une même famille, c’est d’abord partager une histoire, une tradition, des valeurs. On y bénéficie d’un espace au sein duquel on a sa place, bien à soi, indiscutable, indépendante de tout critère de réussite. L’individu se sent encadré, perçu positivement, porté par une complicité qui permet de développer de nouvelles relations. Appartenir à un clan procure une force formidable, celle de savoir qu’en cas de coup dur, on peut compter sur la solidarité des autres.

C’est une lapalissade : pas de cousinade, sans cousins ! Et…pas de cousins, sans mise au point d’un arbre généalogique ! La curiosité est souvent le premier moteur des recherches sur la famille : Comment est on cousin ? Qui est notre aïeul commun ? Quelle fut sa vie ? A Genève, nous disposons d’un formidable outil avec la cartographie établie par Nicolas Durand pour la Société genevoise de généalogie. Les 170 000 d’entre nous qui sont déjà recensés peuvent découvrir en quelques clics tous leurs cousins descendants d’aïeux genevois. Je viens d’en faire l’expérience, en retrouvant en quelques minutes comment notre petit-fils Emilien Missoffe est non seulement cousin issu de germain de François, Mathilde et Emilien Missoffe, mais aussi leur cousin au 7e degré, en tant que descendant d’Henri Barbey et d’Hélène Marie Iselin qui se marièrent en 1830 …

Aussi performant que soit cet outil, il ne dispense pas de prendre contact avec ses cousins et c’est souvent à l’occasion de ces premières rencontres et des réactions positives de la famille que naît l’idée d’une cousinade. Parfois, on découvre que dans d’autres branches de la famille quelqu’un s’est lancé dans des recherches parallèles. La mise en commun des arbres et des travaux fait progresser spectaculai-

rement la réalisation de l'arbre et c'est ainsi que naît le désir de se réunir pour le présenter à tous.

Difficile de se lancer tout seul dans l'organisation d'une réunion d'envergure. Par contre, une équipe familiale diversifiée et motivée peut se révéler d'une redoutable efficacité. L'union fait la force et chaque cousin contribuera à mobiliser les branches de la famille qu'il connaît le mieux et sera responsable de tel ou tel des préparatifs selon son talent.

Chaque famille a ses caractéristiques. Les réunions de famille adoptent ainsi des formules très variées selon ses traditions, le nombre de cousins réunis, leur répartition géographique et leur degré de parenté. Tout dépend du choix des aïeux retenus pour figurer en haut de l'arbre.

Les célébrations exceptionnelles peuvent viser des objectifs plus ambitieux dans la remontée dans le temps que les réunions de familles qui se répètent à intervalles plus ou moins réguliers. En effet, plus les ancêtres communs remontent loin dans le temps, plus il est difficile de conserver l'unité et la cohérence du groupe familial. Les familles remontent souvent progressivement dans leur passé. Chaque réunion cherchera à réunir les descendants d'un aïeul de plus en plus lointain dans le temps.[2]

La réussite d'une réunion de famille dépend de la mobilisation du clan et d'une bonne organisation. C'est un exercice à planifier au moins un an à l'avance !

---

[2] Une famille d'agriculteurs du bocage vendéen, les Maudet, va bientôt détenir le record de la plus grande réunion de famille du monde. A chaque génération, les familles nombreuses se sont succédées de siècle en siècle, tout en restant implantées dans la même région. Sous l'impulsion de Danielle, une jeune Lorraine qui a épousé un Maudet en 1963, les tableaux généalogiques ont débouché sur des rassemblements familiaux successifs. D'abord, la famille s'est réunie autour des grands-parents nés en 1870, ensuite autour des aïeux nés en 1772, puis des aïeux nés en 1665. Pour leur dernier rassemblement, en 2002, 2500 cousins se sont réunis sur les 25 000 descendants d'aïeux nés en 1565 (descendance complète : hommes et femmes).

Dès que l’arbre généalogique est suffisamment au clair pour établir une liste relativement complète des invités, il faut réserver une date et un lieu. Ceux-ci peuvent être symboliques comme la réunion de la famille Pictet en 1974 à Genève pour célébrer le cinq centième anniversaire de l’entrée de la famille dans la bourgeoisie de la ville. Ailleurs, on fêtera un anniversaire de mariage ou les 200 ans d’une maison, comme la réunion des descendants de Jacob Courant et Luisa Oakden qui ont acquis l’Abbaye de Poissy en 1799. Cette journée à proximité de Paris, avait été organisée par Francis Christian, directeur de *Généalogie Magazine* et auteur de *Comment retrouver un ancêtre protestant*. Les aïeux de Jacob Courant étaient issus du même village que les Pourtalès dans les Cévennes. Leur histoire permet de retracer la formidable aventure de l’émigration des protestants au moment de la révocation de l’édit de Nantes.

Les 12 clés de la réussite

Mobiliser la famille autour d’un thème fédérateur
Trouver le lieu et la date qui conviendront au plus grand nombre
Etablir le compte à rebours
Prévoir tous les aspects de la rencontre
Coordonner l’équipe organisatrice
Veiller à ce que tous s’identifient :
arbre généalogique et badges de couleur
Privilégier les animations qui favorisent les échanges familiaux
Préparer le maximum d’informations sur l’histoire de la famille
Imaginer des gestes symboliques qui s’inscriront dans les mémoires
Proposer l’acquisition de reproductions de souvenirs familiaux
Penser à la photo de famille
Prolonger l’événement par des comptes rendus.

LA GALERIE DE PORTRAITS DU REPOSOIR
UNE GÉNÉALOGIE PAR L'IMAGE

par Natalie RILLIET

Le Reposoir est la maison de campagne de la branche seconde [1] des Pictet depuis 1755, date à laquelle Jacques Pictet-Thellusson (1705-1786) (ill. 4) fait édifier le corps central de l'actuelle demeure.[2] Au cours des siècles, cette maison a vu sa galerie d'ancêtres s'agrandir et se diversifier. De 1637, date à laquelle Jérémie Pictet (1613-1669) épouse Judith Dupuis (1616-1694), à nos jours, le domaine est resté aux mains de la même famille.

L'histoire de cette famille du patriciat genevois a déjà fait l'objet de nombreuses recherches par des membres de la famille au cours des siècles. De plus, une *Histoire de la famille Pictet* a été publiée en 1974 par Jean-Daniel Candaux. La même année, son article « Iconographie de la famille Pictet » a paru dans la revue *Genava* ; cet inventaire comporte 310 numéros, dont plus de 70 se trouvent au Reposoir. A cette galerie d'ancêtres, il faut encore ajouter les portraits de certains membres de familles alliées et ceux des relations internationales des XVIIIe et XIXe siècles.

Durant plus de 250 ans, une généalogie illustrée s'élabore. L'idée principale est de laisser son image à sa descendance, voir de créer ou d'imaginer le portrait des grands hommes de la famille. Selon les époques, les formats varient et les liens généalogiques se diversifient. Les représentations sont parfois postérieures au vivant du personnage et reflètent la volonté de mettre en avant certaines personnalités de l'entourage familial. On note aussi, parfois, des anachronismes entre l'identification et le costume. Comment un portrait peut-il représenter un personnage avec un habit postérieur à son époque ?

---

[1] La famille est traditionnellement divisée en trois branches. Elles correspondent chacune à la descendance des trois fils de Jacques Pictet-Caille (1576-1629) qui firent souche. La branche seconde a pour ancêtre Jérémie Pictet-Dupuis.

[2] Ce domaine se situe aux limites de la ville de Genève et de la commune de Pregny-Chambésy, entre le jardin Botanique (au sud) et Pregny-Parc (au nord).

La galerie évolue aussi au fil des alliances et des héritages. A travers quelques exemples, nous tenterons d'aborder les différents aspects de la mise en place de cette galerie de portraits. L'aspect généalogique primera sur les questions artistiques et historiques.

Le format : de l'apparat à l'intimité

Les formats, tout comme les techniques employées, sont très divers. Les portraits, que nous qualifierons d'apparat,[3] sont en général de forme rectangulaire ou ovale. Les toiles sont montées sur des châssis, leurs cadres sont dorés. Les plus grandes dimensions sont de 110 sur 85 centimètres.[4] Les membres de la branche des Pictet du Reposoir sont tous représentés sous cette forme depuis Jérémie Pictet allié Dupuis. Mais Louis Pictet-de Saugy (1854-1930) et son fils Richard Pictet II (1887-1975) rompent avec cette tradition du portrait d'apparat. Le premier n'est représenté que par un relief en bronze de modeste dimension.[5] Quant à Richard II, seules des photographies nous ont transmis ses traits. Il est intéressant de noter que la fin du XXe siècle voit le retour de la tradition du portrait d'apparat. Les deux fils de Richard II, Hubert et Jean-Michel, ont l'un son portrait, l'autre son buste.

Les bustes représentent une autre catégorie du portrait d'apparat de la famille à partir du XIXe siècle. A cet égard on peut mentionner la bibliothèque dans laquelle se trouvent quatre de ces bustes. L'agencement de cette pièce est, selon toute vraisemblance, identique depuis le milieu du XIXe siècle, du moins en ce qui concerne deux des quatre bustes. Les angles de la bibliothèque ont été conçus par Isaac Pictet (1746-1823) et comportent chacun une niche abritant un buste. Deux sont dos au lac. La première à gauche en entrant abrite celui de Victoire Achard (1793-1856). Sur le même mur à l'autre extrémité de

---

[3] Par portrait d'apparat, nous entendons les portraits de grandes dimensions qui mettent en avant la personnalité publique des membres de la famille. Il s'agit, dans le contexte d'une demeure familiale, de souligner la valeur de ses ancêtres, oscillant entre fonction officielle, austérité et richesse.

[4] Il s'agit du portrait de Richard Pictet, allié de Candolle (1817-1884), réalisé par Gustave de Beaumont.

[5] Le diamètre de ce bas-relief est de 23,2 centimètres. Il existe aussi deux dessins le représentant enfant.

la pièce se trouve le buste de son mari, Louis Pictet (1778-1852), il fait face à celui de son père, Isaac. Dans une note annexée à son testament du 3 mai 1846, Louis Pictet-Achard donne les instructions suivantes concernant son buste et celui de sa femme.

> […] Je demande aussi à mon successeur dans cette propriété, et à ceux qui viendront après lui, de laisser à leur place dans la bibliothèque mon buste [...] ainsi que celui de ma femme [...].[6]

Le portrait d'apparat est principalement dominé par les hommes de la famille, mais certaines femmes occupent le même statut que leurs maris. II s'agit de Judith Pictet née Dupuis, femme de Jérémie Pictet. II est intéressant de relever la position qu'occupent ces deux tableaux au sein de la maison. Judith se trouve dans la bibliothèque, tandis que Jérémie se situe à I'autre extrémité, dans la salle à manger côté Jura. Ainsi, ils président I'assemblée de leurs descendants, dont les portraits se répartissent dans les pièces de réception du rez-de-chaussée.

Marc Pictet (1672-1746) et sa femme Anne-Elisabeth née de Budé (1678-1758), eux, forment un pendant, dans la salle à manger côté Jura. Le couple est situé de part et d'autre d'un miroir et semble former une paire, bien que le portrait d'Anne-Elisabeth soit de peu postérieur à celui de son mari. Cette pièce est aménagée selon un ordre généalogique clair. Sur une paroi, on trouve Anne-Elisabeth et son époux. Sur la paroi d'en face, le portrait de Françoise de Budé (1646-1678), née Saladin, mère d'Anne-Elisabeth, fait face à celui de sa fille. De I'autre côté de la fenêtre, Jacques Pictet-du Pan (1643-1721), père de Marc, fait face à son fils. La forme ovale des cadres fait ressortir I'unité de cette pièce.

Au milieu du XVlll^e^ siècle, les portraits d'apparat de femme sont absents. Ils réapparaissent au milieu du XIXe siècle avec le buste de Victoire Achard et le portrait de Valentine Pictet née de Candolle (1833-1861) pour disparaître par la suite.[7]

---

[6] Note additionnelle du testament de Louis Pictet-Achard du 3 mai 1846 ; archives privées. Les deux bustes sont toujours dans cette pièce.

[7] Au XVIIIe siècle, on ne trouve pas de portrait d'apparat de Marie du Pan, Jeanne Thelluson et Lucrèce Lullin. A partir de Valentine de Candolle, les femmes n'ont plus de portrait d'apparat.

1. Relief en ivoire
6 x 3 cm
Artiste inconnu
Louis Pictet-Achard
(1778-1852), vers 1800

Il existe de nombreux portraits de plus petite dimension. Les petits formats sont plus nombreux à partir de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Ces représentations ont souvent un caractère plus intime, étant destinées à la famille et aux amis. Ainsi des modèles identiques existent, à l'instar de quatre reliefs en ivoire de Louis Pictet-Achard (ill. 1), et de cinq exemplaires du même type de son père, Isaac. Le plâtre permet aussi de reproduire un même modèle. André Pictet (1736-1808) est représenté en double exemplaire, selon un moule réalisé par Aycard en 1782. Nous reviendrons sur ce personnage, pour comprendre la présence de nombreux portraits de la branche aînée des Pictet au Reposoir.

Ce goût de l'intime se développe dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et s'accentue au XIXe siècle. A cet égard, on peut mentionner la miniature représentant Cécile Calandrini (1795-1862), épouse de Jean-François-Louis Pictet (1790-1858), et sa sœur Mathilde (1794-1866). Les deux jeunes filles portent des robes empire et l'une tient l'autre dans ses bras. Les têtes sont inclinées et le regard expressif. Les deux portraits se détachent sur un fond de paysage qui confère à la représentation un caractère romantique et intime (ill. 2).

Cette mise en scène de la famille va encore plus loin dans le découpage représentant le couple formé par Louis Pictet du Bengale (1747-1823) et Sara-Gabrielle Pictet (1761-1807), en compagnie de leurs enfants et de Gabriel Lullin (1709-1787), grand-père maternel de Sara-Gabrielle. Les deux enfants représentent probablement Jean-François-Louis Pictet s'élançant vers son père et son arrière-grand-père. Sara-Gabrielle tient par la main la cadette de ses filles, Anna, née en 1792. Selon les dates de naissance des enfants et la date de décès de Gabriel Lullin, il y a une incohérence historique. Cependant, il ne peut s'agir du père de Sara-Gabrielle qui, à cette époque, est en exil à Marseille. Cette composition aurait été créée pour l'occasion et ses commanditaires auraient souhaité faire représenter les ancêtres de la branche maternelle (ill. 3). La réputation du père étant peu recommandable, aurait-on pu le remplacer par le grand-père ?

2. Gouache, 8.5 x 7.5 cm
Artiste inconnu
Cécile (1795-1862)
et *Mathilde Calandrini*,
vers 1805

3. Découpage, 29.5 x 40 cm
Artiste inconnu, *Louis Pictet du Bengale* (1747-1823), *sa femme Sara Gabrielle* (1761-1807) *deux de leurs enfants et Gabriel Lullin*, entre 1785 et 1795

Il pourrait aussi s'agir des premières filles de Louis et de Sara-Gabrielle Pictet : Amélie (1781-1861) et Jeanne (1782-1861). Dans cette hypothèse, Gabriel Lullin est encore vivant lors de la réalisation qui doit remonter à 1785. La première hypothèse énoncée dérive de l'habit de l'enfant qui court, un pantalon, et désigne donc un garçon. Mais la réalisation daterait alors de 1795, huit ans après le décès de Gabriel Lullin.

Liens généalogiques et représentations

La fonction de l'image varie selon la dimension, mais également selon la représentation que l'on donne de soi (fonction publique ou caractère intime et familial). A l'austérité de Judith et de Jérémie Pictet-Dupuis succède le faste de Marc et d'Anne-Elisabeth Pictet-de Budé. Le rabat blanc caractérise les syndics ou les pasteurs, l'uniforme l'homme d'armes. Cette distinction de l'habit s'atténue au XIXe siècle. La connotation sociale du costume étant un enjeu important dans le portrait d'apparat, aucun élément n'est laissé au hasard. Corinne Walker s'est penchée sur cette thématique dans « Portraits de famille : le paraître et l'intime, XVIIe-XIXe siècles ».

L'habit permet aussi de resituer un individu dans le temps. Ainsi certaines attributions, liées à la tradition familiale, devraient être remises en question. Un portrait, sensé représenter André Pictet (1609-1669) frère aîné de Jérémie Pictet, est révélateur d'un anachronisme dans le costume. L'ampleur de la perruque à deux fontagnes, la cravate de dentelle et le manteau bordé de brocart attestent d'un habit proche de celui de Marc Pictet, du début du XVIIIe siècle, alors qu'André décède en 1669. Il ne peut donc s'agir de ce personnage. Mais d'un point de vue généalogique cette identification a un sens. En effet, à la mort de Louis Pictet-Achard, en 1852, ce dernier lègue le domaine du Reposoir au fils de son cousin germain, Richard Pictet I (1817-1884). Sa grand-mère, Sara-Gabrielle est la fille unique d'André Pictet, dernier représentant mâle du deuxième rameau de la branche aînée. De plus, les portraits de Bénédict Pictet (1655-1724) et Jean-François Pictet (1699-1778), arrière-arrière grand-père et arrière-grand-père de Sara-Gabrielle, sont présents. André (1609-1669) était le frère aîné de Jérémie, le père de Bénédict Pictet et l'ancêtre de Sara-Gabrielle.

Par le mariage en 1780 de Louis Pictet du Bengale et de Sara Gabrielle Pictet, deux rameaux de la branche aînée et de la branche cadette se regroupent. En 1852, à la mort de Louis Pictet-Achard, un rameau de la branche seconde s'éteint à son tour, mais le flambeau est repris par Richard Pictet I, petit-fils de Sara-Gabrielle. Cette succession explique, selon toute vraisemblance, la présence de nombreux portraits des Pictet de la branche aînée au Reposoir. Comme Richard I avait pour mère Cécile, née Calandrini, certains portraits de cette famille ont aussi rejoint la galerie du Reposoir. Richard Pictet-de Candolle s'intéressa beaucoup à sa généalogie maternelle comme en atteste cette lettre de 1852 :

> […] j'ai retrouvé 6 portraits Calandrini. 2 hommes et 4 femmes – branche Jn.Ls. Calandrini allié Hertner – que le propriétaire déjà âgé m'a promis après sa mort ; j'en connais deux chez mon oncle Tronchin, deux à la Bibliothèque publique et celui d'André Richard à l'exercice de la navigation dont je pourrai facilement faire des copies.[8]

[8] BPU, Ms 2756, nº 61.

Son fils, Louis Pictet-de Saugy, va dans la même direction en faisant réaliser en 1885 « deux portraits de famille Calandrini ».[9] Il s'agit probablement des portraits de Filippo (1403-1476) et Matteo Calandrini (1450-1520) qui présentent tous deux un craquelé du XIXe siècle. Il s'agit de produire ou de reproduire deux portraits de personnages illustres de la famille Calandrini.[10] En effet, Filippo est le demi-frère (par sa mère) du pape Nicolas V ; ce dernier le créa cardinal le 20 décembre 1448. Matteo est le fils de Pietro Calandrini, frère de Filippo. C'est grâce à son oncle qu'il fut élu sénateur de Rome en 1462.[11]

L'agencement, au sein de la maison, des portraits d'ancêtres et de leurs relations illustres a souvent une signification. Comme nous l'avons déjà évoqué, la salle à manger côté Jura et la bibliothèque ont une concordance généalogique précise.

Le salon du nord est consacré à la seconde moitié du XIXe siècle et au XXe siècle. Il illustre le passage du domaine de Louis Pictet-Achard à Richard Pictet I. Le mur de droite est consacré au premier. On y trouve aussi un portrait de lui de petit format, et un autre de son frère, Jacques Pictet-Menet (1777-1816). Leur faisant face, Hubert Pictet, représente la génération actuelle des Pictet du Reposoir.

Le grand salon est dédié au milieu du XVIIIe siècle. On y trouve Jacques Pictet-Thellusson et son frère (ill. 4), Louis Pictet du Bengale (ill. 5).[12] Le premier fit édifier la maison, le deuxième représente les ancêtres des Pictet actuels. Richard Pictet I et sa femme Valentine de Candolle (1833-1861) sont également présents.

---

[9] Carnet de Louis Pictet-de Saugy, *Tableaux*, *gravures et objets d'art*, à la date du 23 mars 1885 ; archives privées.

[10] Les modèles iconographiques ne sont pour l'instant pas identifiés. Il pourrait s'agir de compositions inventées, mais en concordance avec l'époque des personnages.

[11] Sur les Calandrini, voir G. Sforza, *La patria*, *la famiglia e la giovinezza di Niccolò V*, Lucques, 1884 et Luzzati Lagnà, « Calandrini », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 1973, vol. 16, pp. 444-447.

[12] Il ne s'agit pas du pastel se trouvant dans le grand salon, mais d'un dessin lui aussi conservé au Reposoir.

Le hall d'entrée et le grand escalier ont un statut que l'on pourrait qualifier « d'hors famille ». On y trouve les souverains du royaume de Sardaigne, Charles-Emmanuel III (1701-1773) et son fils Victor Amédée III (1726-1796), ainsi que le cardinal et le sénateur Calandrini, évoqués précédemment. Le buste de Lord Mountstuart domine cet espace.[13]

4. *Jacques Pictet-Thellusson* (1705-1786), vers 1740
Huile sur toile, 80 x 65.5 cm ; artiste inconnu.

[13] Fils du premier ministre de George III, diplomate à Turin. Il fut en contact avec Isaac Pictet.

En évoquant ces différentes pièces, nous avons tenté de donner un aperçu des liens généalogiques que chacune d'elles peut refléter dans son agencement actuel. Tous les portraits n'ont pas pu être mentionnés. II faudrait encore évoquer les étages supérieurs dans lesquels on trouve principalement des gravures, dessins et fusains. Les grands portraits à I'huile, les bustes, tout comme les pastels, les émaux et la majorité des miniatures se trouvent dans les pièces de réception. Ainsi, les représentations plus intimes côtoient I'image officielle que la famille souhaitait donner à ses hôtes, car c'est dans ce contexte familial qu'elles ont été conçues et qu'elles trouvent encore leur raison d'être aujourd'hui.

5. *Louis Pictet du Bengale* (1747-1823), vers 1780
Dessin au crayon et fusain, 33.7 x 26.2 cm ; artiste inconnu

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

Carnet de Louis Pictet-de Saugy, *Tableaux*, *gravures*, *objets d'art, 1885-1932* ; archives privées.

Lettre de Richard Pictet à son cousin Jacques-Augustin Galiffe, 3 mars 1852 ; BPU, Ms 2756, n° 61.

Note additionnelle du testament de Louis Pictet-Achard, 3 mai 1846 ; archives privées.

Littérature secondaire

Jean-Daniel Candaux, *Histoire de la famille Pictet,* Genève, 1974, 2 volumes.

Jean-Daniel Candaux, « Iconographie de la famille Pictet », dans *Genava*, n° 2, 1974, pp. 303-346.

Hubert Pictet, *Le Reposoir raconté à mes petits-enfants*, Genève, 1998.

Natalie Rilliet, *Portraits du patriciat genevois aux XVIIe et XVIIIe les Pictet du Reposoir*, Genève, 2004.

Corinne Walker, « Portraits de famille : le paraître et l'intime, XVIIe-XIXe siècles », dans *C'est la faute à Voltaire*, *c'est la faute à Rousseau*, *Recueil anniversaire pour Jean-Daniel Candaux*, Genève, 1997, pp. 331-340.

Sites internet

www.gen-gen.ch

www.peyrot.ch

Prénom	Nom
Burkhard	Abel
Luc	van Aken
Gérald	d'Andiran
Dolorès	Aubert
Gabriel	Aubert
Jean-Luc	Aubert
Monique	Aullen
Maurice	Badoz
Anne	Baezner
Paul-L. Maurice	Baezner
Philippe	de Bagneux
Serge	Balleydier
Daniel	Barbey
Dominique	Barbey
Nathalie	Barbier
Antoine	Barde
Xavier	Barde
Jean	Bathiaz
Axel	Bay
Costin	van Berchem
Fontaine	Bernard
Jean	Berthelier
Paul	Bischof
Monique	Blanc
Pierre	Blanc
Patrick	Blanche
Edouard	Bois de Chesne
Yves	Bolognini
Emile Charles	Bonard
Marion	Bonard
Thierry	Bonna
Eric	Bornand
Claire	Bornand-Aubort
Jean	de Bosset
Georges	Bouvier
Isabelle	von Bredow
Philippe	von Bredow
Christiane	Brunet

Prénom	Nom
Michel	Brunet
Eric	Bungener
Marielle	Bungener
Cédric	Cailler
Richard	Camaur
Pierre	de Candolle
Nathalie	Capo Reverdin
Claudine	Cerutti
Corinne	Chaponnière
Gabrielle	Chaponnière
Martine	Chaponnière
Mélanie	Chaponnière
Olivier	Chaponnière
Peter G.	Chapuisat
Olivia	Chartrain
Henri	Chatoney
Nicolas	Chauvet
Nathalie	Chavannes
Anne	Chaves-Rivier
Sylvia	Chenaux
Geoffroy	de Chillaz
Christine	Corthay
Didier	Couvreu de Deckersberg
Fabien	Cremont
Georges	Curtet
Jean-Christophe	Curtet
Marc	Da Pojan-Philibert
Sophie	Dahoun
Andrée	Dall'Aglio
Gerard-Louis	Dani di Tana
Ariane	Deluz
Jean Lambert	Des Arts
Laurent	Desbaillets
Pierre	Desbaumes
Yvette	Develey
Isabelle	Dominicé

Prénom	Nom
Michel	Dominicé
Michel	Douce
Sylvie	Droin
Anne	Drougard
Alexandre	Du Pasquier
Christelle	Du Pasquier
Jacques	Du Pasquier
Albert	Duchemin
Monique	Duchemin
Christiane	Dunant
Florence	Durand
Georges	Durand
Natacha	Durand
Nicolas	Durand
Roger	Durand
Noémie	Durand-Faydi
Cyril Etienne	Duval
Max	Farjon
Régis	Fatio
Henry	Fauche
Pierre-Yves	Favez
Olivier	Favre
Edwige	Faydi
Jean-Louis	Fontana
Jean-Pierre	Gallay
Michel	Gallay
Maurice	Gardiol
Elisabeth	Gaspoz
Pierre-yves	Gautier
Hermann	Geffcken
Gislain	Genecand
Lucia	Genecand
Emmanuel	Genequand
Julia	Georget
Matteo	Giunti
Jean-Claude	Gottraux
Olivier	Gougain
Patrick Louis	Grandchamp

Prénom	Nom
Béatrice	Guelpa
Marie-Françoise	Guillermin
Didier	Guy
Katharina	Haller
Christophe	Hentsch
Michel	Hentsch
Annik	Hermann-Bauer
Gilbert	Hochstrasser
Pierre	Holzer
Douglas	Hornung
Anne	Hornung-Soukup
Werner	Hugli
Hans Ulrich	Iselin
Aline	Janett-Merz
Michel	Jeanrenaud
Mariette	Jenny
André	Juhel
Suzanne	Kathari
Sandra	Kneubuhler
François	Kohler
Heinz H.	Kuehn
Lyliane	Kuhn
Louis-Philippe	Kühne
Martin .F. P.	de La Chambre
Daniel	Labarthe
Francine	Labarthe
Peter	Lauener
Eric	Le Royer
James	Lee
Serge	Lehman
Maya	Libert
Maria Elisabeth	Löffler
Peter-Gabriel	de Loriol
Nicolas	Luchsinger
Marcel	Macaire
Olivier	Magand

Prénom	Nom
Cédric	Magnin
Danielle	Margot
Yves	Margot
Evelyne	Mariétan (Pécorini)
Thierry	Martin
Luc	Maskens
Marie-Noëlle	Mauris
Hélène	Mayor
Michel	Mégard
Yves	Mentha
Fiona	Michelet
Jean	Mondon
Raymond	Mottier
Isabelle	Mottier-Huguenin
Bénédict	Mugnier
Béatrice	Mussard
Jean-Frédéric	Naville
Thierry	Naville
Nicolas	Necker
Franz Otto	Nostitz
Eric	Nüsslé
Heinz	Ochsner
Séverine	Passaplan Gerber
Olivier	Pasteur
Jean-Daniel	Payot
Bernard	Penel
Audrey	Périsset
Alain	Peyrot
Nicolas-Aymon	Pictet
Stéphane	Pictet
Pierre-Yves	Pièce
Jean-Luc	Pieren
Martine	Pieren Rognon
Paul	de Pourtales
Rapahelle	de Pourtales
Maude	Quartier-dit-Maire
Xavier	Raisin-Dadre
Nancy	Ramu-Wannier

Prénom	Nom
Sofia	Regusci de Bonstetten
Agnès	Renaud
Hugues Charles	Renaud
Yves	Richard
Natalie	Rilliet
Diane	Rilliet-Pictet
Pierre	Roehrich
Didier	Rojoux
Jacques	Romanens
Blaise	Rossellat
Gérald	Rossellat
Lionel	Rossellat
Nicole	Rossellat
Alexandre	Rosset
Roger	Rosset
Cédric	Rossier
François	Rousselle
Jeanne-Hélène	Ruedin
Jacques	de Saussure
Jean-Bénédict	de Saussure
Francine	Sauerwein
Karla	Schmidt
Anne-Catherine	Schneider
Pierre-Alain	Schneider
Aude	Seigne
Eric	Sené
Eliane Véronique	Serafin-Cornaz
Marie-Claude	Soubou-Cheynet
Jean-Christian	de Stoutz
Sébastien	Surun
Pierre	Tacier
Gérard	Tavel
Arnaud	Tellier
Vincent	Terrisse
Denise	Tissot
André	Tombet
Patricia	Turian-Marzan

Prénom	Nom
Bernard	Vallette
James	Vautier
Philippe	Velay
Patrick	Vernet
Robert	Vieusseux
Jean-Pierre	Vionnet
André	Wagnière
Véronique	Walter
Isabella	Watt
Luc	Weber
Marianne	Weber
Nicolas	Weber
Georges Robert	Wolfram
Alfonso	von Wunschheim
David	von Wyss

Sociétés

Centre Généalogique de Genève
Eglise de Jésus-Christ des Saints des derniers jours
Fondation Gustave Ador
Société Henry Dunant

Pour adhérer à la Société, rendez-vous sur le site : www.gen-gen.ch
ou écrivez-nous et versez votre cotisation sur le CCP 17-659225-4

Tarifs en francs suisses

Durée	Total			Suppléments	
	Normal	Jeune	Couple	Papier	Etranger
1 an	50.–	—	60.–	20.–	30.–
2 ans	90.–	50.–	110.–	40.–	60.–
3 ans	120.–	—	150.–	60.–	90.–
4 ans	140.–	90.–	180.–	80.–	120.–
5 ans	150.–	—	200.–	100.–	150.–
à vie	750.–	—	850.–	250.–	400.–

Les membres
bénéficient d'un accès privilégié sur le site
participent à la vie de la Société
reçoivent gratuitement le *Bulletin*
contribuent à l'établissement
et à la diffusion de la généalogie genevoise

© Société genevoise de généalogie
% Olivier Chaponnière
Monnaies – Médailles
avenue du Mail 15
1205 Genève
tel et fax ++ 41 22 328 68 28

contact@gen-gen.ch
www.gen-gen.ch
ISSN 1660-8143
Bulletin de la Société genevoise de généalogie
prix de vente : 20 francs

achevé d'imprimer le 30 novembre 2005
rédactrice en chef : Suzanne Kathari
mise en pages : Tony Guggisberg
imprimerie Lenzi, Vernier-Genève
tirage 500 exemplaires